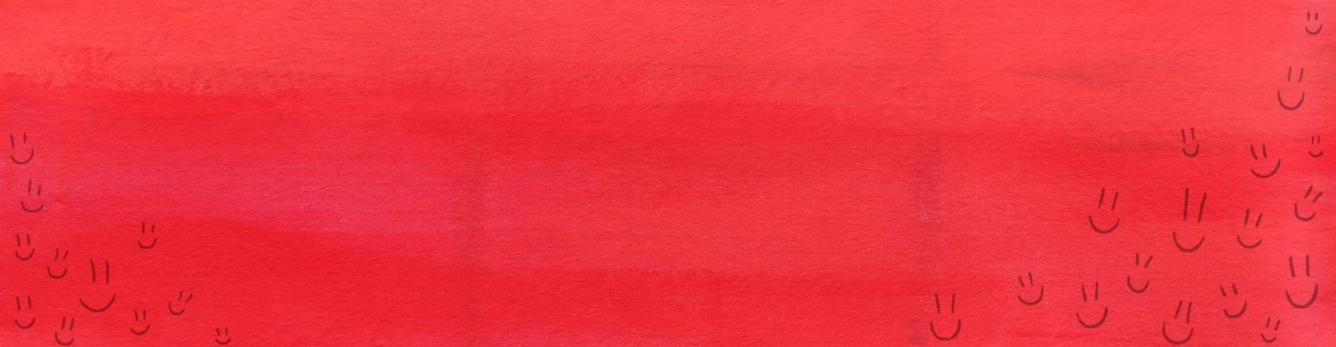


M
y
r
i
a
m

P
l
a
n
t
e

MINI LIVRE
GRATUIT



Myriam Plante

MINI LIVRE GRATUIT

Créé, illustré et publié par Myriam Plante en Mai 2017

<http://www.myriamplante.com/mlg.htm>

Table des matières

- La «[Table des matières](#)» donne un aperçu de chaque texte contenu dans le livre
- «[Langage](#)» est un poème que j'ai écrit il y a longtemps
- «[Taureau et la police](#)» a d'abord été publiée dans mon recueil «Ourse Ardente et 15 autres histoires»
- «[Opération Corrida](#)» est une autre histoire de mon recueil «Ourse Ardente»
- «[Le Matador](#)» est la suite de l'histoire «Opération Corrida», écrite spécialement pour ce livre
- «[La maison sanglante](#)» est une histoire d'horreur parue dans «Ourse Ardente»
- «[Hémorragie](#)» est la suite de «La maison sanglante», écrite spécialement pour ce livre
- «[Les sorcières et le chasseur](#)» est une autre histoire que j'ai écrite spécialement pour ce livre
- «[Vincent et les sirènes](#)» met en vedette des personnages qui apparaîtront dans un roman que j'écrirai éventuellement
- «[Extrait du roman Le Parfum du Vent](#)», publié en 2014
- «[Extrait du roman Le Goût de l'Eau](#)», à paraître bientôt
- Il y a une magnifique photo de moi dans ma «[Présentation de l'auteur](#)»
- Savez-vous «[Comment aider une auteure inconnue](#)»?
- Qui est prêt pour mon «[Défi à relever](#)»?

Langage

Inventons un langage que nous serons les seuls à parler et à comprendre.

Inventons un langage qui ne dépendra pas des expériences et des caprices de ceux qui vécurent avant nous.

Inventons des archives de culture, des mythologies dans lesquelles nous serons héros, philosophes, magiciens, poètes.

Inventons des civilisations anciennes, d'autres en plein essor, des cartographies pleines de richesses et de mystères, et des galaxies dont les astres brilleront des couleurs que nous aurons choisies pour eux.

Inventons un langage qui n'aura pas à se soumettre aux règles des dictionnaires et des livres de grammaire, ni au regard inquisiteur des professeurs soucieux de faire respecter la loi du parler et de l'écrit.

Inventons un langage que nous pourrions transmettre à ceux qui vivront après nous, à moins qu'ils ne préfèrent, à leur tour, tout recommencer depuis le début.

Taureau et la police

Il y avait une fois un homme qui voulait rentrer dans la police, mais la police se tassa. Cet homme se nommait Taureau, ou, du moins, c'est ainsi qu'il aurait voulu être nommé.

Lorsqu'il était jeune, Marcel, car c'est ainsi qu'il s'appelait avant de décider de devenir Taureau, rêvait de devenir policier. À ses yeux d'enfant, les policiers étaient des super-héros qui protégeaient les faibles et les opprimés, résolvaient des problèmes, et faisaient régner l'ordre, empêchant ainsi, par leur seule existence, le monde de tomber dans le chaos. En vieillissant, cependant, Marcel a vite compris que ce n'était pas toujours le cas, et même que certains policiers abusaient de leur pouvoir, allant parfois jusqu'à menacer les faibles et les opprimés, créer de nouveaux problèmes, et faire régner le chaos, faisant ainsi du monde un endroit encore plus laid et injuste qu'il ne l'était déjà. Désabusé, et sans plus aucune ambition de carrière, le jeune Marcel a fini par imiter son père et a choisi de travailler dans un bureau.

Il avait toujours été un honnête citoyen. Toujours poli et courtois en toutes circonstances, respectant la loi autant que les droits de ses semblables, et s'efforçant d'apporter de l'aide à ses voisins ou à ses collègues de travail lorsqu'il en était capable.

Oui, Marcel avait toujours été un homme exemplaire, jusqu'au jour où, distrait en raison d'une nouvelle terrible qu'il venait d'entendre à la radio, il se rendit à une station d'essence pour faire le plein, et partit en oubliant de payer. Il se rendit compte de son erreur quelques coins de rue plus loin, mais lorsqu'il découvrit avec soulagement que personne ne le poursuivait pour l'obliger à payer ce qu'il devait, il décida de poursuivre son chemin.

Cette journée-là, au bureau, Marcel avait du mal à se concentrer. Dans sa tête se disputaient un horrible sentiment de culpabilité, et l'étrange fierté d'avoir pu commettre un crime sans être puni.

En retournant chez lui ce soir-là, il prit soin de repasser devant la station-service. Il s'attendait presque à voir des avis de recherche

affichant une photo de lui placardés un peu partout sur ses murs et ses vitrines.

Mais il ne vit rien de tel. Il avait commis un vol, il avait fait quelque chose d'illégal, mais rien n'avait changé. Rien, sinon une transformation presque imperceptible dans son attitude et dans sa manière de voir le monde. Il n'était plus Marcel, l'honnête citoyen aimable sur lequel on pouvait toujours compter. Il était maintenant Marcel, le criminel. Un criminel subtil, sournois et presque irréprochable, mais un criminel quand même.

Les jours passèrent, et il ne pouvait cesser de penser à ce qu'il avait fait. Son vol involontaire devint une sorte d'obsession. Il avait envie de recommencer, pour voir comment il se sentirait en commettant le même crime, mais de manière volontaire cette fois. Mais il avait également peur... Aucun avis de recherche n'était affiché, mais peut-être que les employés de la station-service savaient ce qu'il avait fait, et seraient capables de le reconnaître sur-le-champ s'il revenait.

Il songea à tenter son coup dans une autre station d'essence, mais il se ravisa. Peut-être existait-il une sorte de réseau secret reliant les stations d'essence de la ville entre elles, pour qu'elles puissent se protéger contre les individus ayant un penchant pour le vol... Par mesure de prudence, il décida de procéder autrement.

Un matin, en se rendant au bureau, il s'arrêta dans son restaurant rapide préféré afin de se commander un café et un croissant pour emporter. Tandis que la caissière avait le dos tourné pour préparer sa commande, il prit le petit bol qui servait à recevoir les pourboires, en glissa sans aucun remords le contenu dans ses poches, puis le remit à sa place, vide. Il paya ensuite sa commande avec une partie de l'argent qu'il venait de subtiliser, puis retourna dans sa voiture avec un large sourire accroché au visage.

Ce sourire ne le quitta pas de toute la journée, et lorsque ses collègues le questionnèrent sur son air joyeux, il leur disait simplement qu'il avait fait quelque chose dont il était terriblement fier, sans leur donner davantage de détails.

Ce soir-là, Marcel eut du mal à trouver le sommeil. Il était toujours fier d'avoir volé les pourboires du restaurant sans se faire prendre, mais surtout, il s'interrogeait sur la véritable raison de cette fierté, et sur ses motivations. Son emploi était monotone, peu stimulant et peu payant, mais comme il vivait seul, il avait suffisamment d'argent pour subvenir à ses besoins, et même pour s'offrir de petites vacances chaque été. Il n'avait pas besoin d'argent. Pourquoi était-il donc si heureux d'avoir volé quelques dollars?

Il songea un instant à retourner au même comptoir le lendemain afin de remettre l'argent dans le bol, mais il se ravisa. Il ne s'agissait, après tout, que de quelques dollars. À quoi bon? La caissière ne s'était peut-être même pas aperçue de leur disparition, tout comme les employés de la station d'essence n'avaient peut-être même pas remarqué qu'un client était parti sans payer.

Marcel crut comprendre que ses actions, même si elles ne semblaient pas vraiment avoir de conséquences sur quoi que ce soit, lui procuraient cependant un sentiment qu'il avait du mal à définir. Peut-être que le simple fait de faire quelque chose qu'il savait qu'il ne devait pas faire lui donnait l'impression que, pour une fois dans sa vie, il avait la chance d'exercer un certain pouvoir sur ce qui l'entourait. Il avait posé deux gestes illégaux. Il pouvait recommencer, s'il le désirait. Il pouvait décider de cesser, et de ne plus repenser à ce qu'il avait fait, tout comme il pouvait choisir de continuer et de commettre des crimes de plus en plus importants. Il pouvait tenter de découvrir tout ce qu'il lui était possible de faire sans se faire prendre la main dans le sac. Il contrôlait la situation!

Le lendemain, il se dit qu'il ne voulait plus recommencer. À quoi pensait-il donc? Que penseraient ses amis, ses parents, son frère, ses voisins et ses collègues de travail, s'ils apprenaient qu'il avait l'intention de délibérément braver la loi? Il ne tenait pas à entacher sa réputation pour quelques fantaisies soudaines et ridicules. Il se concentra sur son travail, et la journée passa rapidement.

Lorsque le moment de rentrer chez lui arriva, il avait changé d'opinion à propos de sa réputation. Pourquoi tenait-il tant à la garder intacte? Les gens qu'il côtoyait le savaient honnête, fiable et bien

intentionné. Il soupçonnait qu'ils le trouvaient également ennuyeux et trop prévisible.

Il passa la soirée et une partie de la nuit à se tourmenter, et réussit à se convaincre qu'au fond, son patron, ses collègues et ses voisins n'avaient jamais réellement éprouvé de respect pour lui, et que ses amis, en fin de compte, l'appréciaient uniquement parce qu'ils le savaient digne de confiance et parce qu'il était toujours prêt à leur donner un coup de main.

Le lendemain matin, Marcel se réveilla et appela immédiatement la secrétaire de son patron pour déclarer qu'il était malade, et qu'il devait prendre une journée de congé. Il n'était pas vraiment malade, mais il n'avait pas envie de rentrer au bureau. Il se sentait bafoué, et dégoûté par l'attitude hypocrite de ses collègues de travail, même si, en vérité, et il en était conscient, il n'avait fait que leur attribuer cette attitude. La secrétaire lui souhaita, d'un ton compatissant, de se rétablir bien vite. Marcel la remercia, puis raccrocha. Il venait de prétendre être malade!

Il sortit du lit, tout à coup alerte et souriant, et se prépara un copieux déjeuner, en mangeant lentement, sans se presser. Il prit ensuite une longue douche chaude, s'habilla, puis décida de sortir de chez lui. Le soleil était radieux, et il n'allait tout de même pas gaspiller une si belle journée en restant au lit alors qu'il était en pleine forme!

Il monta dans sa voiture, puis démarra, sans trop savoir où il se rendait. Il décida enfin qu'il avait envie de s'offrir de la nourriture Cambodgienne, et se dirigea, comme pour braver son patron, vers le petit restaurant qui se trouvait près du bureau où il travaillait. Il s'installa sur la terrasse, et commanda un délicieux riz frit aux crevettes qu'il savoura lentement.

Lorsqu'il eut terminé, il dit à la serveuse qu'il aimerait avoir un café, et tandis qu'elle repartait vers la cuisine, il s'esquiva sournoisement, retourna dans sa voiture, et quitta les lieux. Une fois de plus, il avait triomphé! Il était parti sans payer, et personne n'avait pu l'arrêter.

Fier de ce nouveau succès, il passa la journée à se promener d'un bout à l'autre de la ville, en ne s'arrêtant nulle part. Pendant qu'il conduisait, il réfléchissait. Dans les jours suivants, il avait l'intention de visiter d'autres restaurants rapides et de voler le contenu des bols de pourboire,

uniquement pour son propre plaisir. Il pourrait aussi renverser les poubelles de quelques-uns de ses voisins dans la rue, et voler leur courrier. Il n'avait pas l'intention de lire leurs lettres et de se moquer de leurs factures... Il décida de seulement ouvrir quelques enveloppes et de les remettre à leur place, afin d'effrayer ses voisins en leur faisant croire que quelqu'un lisait leur courrier. Il pourrait se rendre à la bibliothèque, arracher les pages de différents livres, et les glisser dans d'autres livres. Il pourrait entrer dans un supermarché, ouvrir des paquets de biscuits pour en goûter quelques-uns, puis remettre les paquets à leur place... ou encore, les laisser tomber au milieu de l'allée.

Marcel jubilait. Son imagination, depuis longtemps réprimée, n'avait soudainement plus aucune limite.

Il continua de planifier ses prochains crimes. Il voulait poser des gestes illégaux uniquement pour le plaisir, et pour la satisfaction de ne pas se faire prendre. Puis, il se mit à songer à ce qui arriverait si 5, 10, ou 100 autres personnes faisaient comme lui. La ville plongerait-elle dans le chaos? Seul, il n'avait pas beaucoup de poids, mais si ses actes étaient repris et multipliés, il réussirait peut-être à confondre les forces policières de la ville, et à les mettre dans l'embarras.

Il commença alors à s'imaginer qu'il était peut-être destiné à devenir le cerveau d'une organisation criminelle, et à diriger d'autres gens qui, comme lui, en avaient assez d'entretenir une réputation d'honnêtes citoyens dociles, ennuyeux et ennuyés. Il n'irait jamais jusqu'à inciter les membres de son organisation à commettre des meurtres, non, mais il pourrait facilement planifier différentes opérations afin de s'amuser aux dépens des policiers.

Si une allée d'un supermarché se retrouvait couverte de fragments de biscuits et d'emballages éventrés, personne ne serait alarmé. Mais si des morceaux de nourriture étaient régulièrement trouvés par terre dans les allées de tous les supermarchés, les autorités se poseraient éventuellement des questions. Des biscuits gaufrés aux fraises le lundi, et des pâtes alimentaires en forme de noeuds papillon colorés le jeudi, pourquoi pas?

Quelqu'un croirait qu'il s'agit d'une sorte de langage codé. Les journaux de la ville proposeraient différentes théories pour résoudre ce mystère. Mais lui, Marcel, il connaîtrait la vérité, et ne partagerait son secret qu'avec les membres de son organisation! Cette idée le remplissait d'une joie sordide, mais inébranlable.

C'est ainsi que Marcel décida que Marcel n'était pas un nom convenable pour le chef d'une organisation comme celle qu'il voulait fonder un jour. Il choisit le nom de Taureau, car ce nom contrastait avec son apparence frêle et inoffensive, ainsi qu'avec la personnalité qui était la sienne jusqu'à maintenant. Dorénavant, tout allait changer. Il se nommerait Taureau, et les membres de son organisation seraient les seuls à véritablement le connaître comme un homme courageux, et toujours prêt à foncer.

Pour célébrer sa nouvelle résolution, il finit par s'arrêter dans le stationnement d'un restaurant Libanais, où il s'offrit un chich taouk. Puis, comme il l'avait fait quelques heures auparavant, il s'esquiva sournoisement avant que le serveur n'ait le temps de lui présenter l'addition.

Satisfait de la manière dont il avait occupé son temps en cette journée de congé payé, il rentra chez lui, passa une heure ou deux devant la télévision, puis se mit au lit et s'endormit rapidement.

Le lendemain matin, il fut tenté, pendant un bref moment, de téléphoner au bureau pour dire qu'il était toujours malade, mais il se ravisa. Il se leva, déjeuna, puis monta dans sa voiture et se rendit au travail. Il se stationna à son emplacement habituel, mais au moment où il ouvrit la porte pour sortir de sa voiture, il s'arrêta.

Deux policiers, portant des matraques bien en évidence à leur ceinture, se tenaient devant l'édifice, près de la porte où Marcel avait l'habitude d'entrer. Les deux hommes portaient également des lunettes de soleil, et avaient un air nonchalant. L'un d'eux tenait une cigarette allumée entre deux de ses doigts.

Marcel resta interdit. Pourquoi ces hommes se trouvaient-ils ici? Auraient-ils deviné ses intentions de mettre sur pied une organisation

criminelle? Étaient-ils venus pour l'arrêter, lui, Taureau, à titre préventif? Non... C'était impossible. Ces policiers n'étaient pas ici pour lui.

Taureau se posa encore plusieurs questions, puis décida de cesser de réfléchir. Les sourcils froncés, il sortit de sa voiture, et fonça vers les deux policiers d'un pas rapide et décidé.

Les deux hommes, pris par surprise, s'écartèrent juste avant d'être bousculés, puis dévisagèrent le nouveau venu d'un air interrogateur, en approchant instinctivement leurs mains de leurs matraques.

Marcel s'immobilisa brusquement, puis éclata de rire, un rire triomphant, libérateur. Il se remit ensuite en marche. Il devait se dépêcher: il avait déjà 2 minutes de retard, et son patron le remarquerait sûrement.

Opération Corrida

Tous les ordinateurs venaient de briser en même temps au département de police, mettant en péril une dangereuse opération d'espionnage qui était déjà beaucoup trop risquée, mais, alors que les policiers et les détectives paniquaient, ils semblaient oublier ma présence salvatrice, la présence de leur télécopieur, qui pouvait régler tous leurs problèmes.

On m'avait souvent ignoré, ou pire encore, traité de machine désuète, de dinosaure de la communication. Mes semblables et moi, nous nous faisons remplacer par l'Internet, les courriels, et toutes ces technologies nouvelles, et de plus en plus d'humains doutaient de notre utilité.

J'avais accumulé de la poussière pendant plusieurs années, mais mon heure était enfin venue. J'avais l'intention de montrer à tous de quoi j'étais réellement capable.

Tandis que les policiers et les détectives tentaient de comprendre ce qui était arrivé à leurs ordinateurs, qui étaient pourtant si performants, moi, je me mis en marche, et j'essayai de me connecter au réseau informatique du département de police.

- Qu'est-ce qui se passe? hurla le Chef de police pour la trentième fois.

Jean-Roger, un jeune détective qui semblait passer sa vie le nez collé à l'écran de son ordinateur, pianotait frénétiquement sur le clavier, en vain. L'appareil refusait de lui répondre.

- Je crois que les taurillons nous ont repérés, Chef, dit Jean-Roger d'une voix un peu trop hésitante. Ils ont dû nous bloquer l'accès à leur réseau, et pirater nos ordinateurs. Je vous avais dit que l'opération était risquée.

Le visage du Chef devint rouge.

- Et moi, rétorqua-t-il furieusement, je t'avais dit que c'était à toi d'évaluer les risques, et de faire ce qu'il fallait pour nous protéger. Tu as échoué!

Le Chef déposa violemment sa tasse de café vide sur un bureau, et arpenta la pièce en blâmant tour à tour chacun des membres de son équipe. Les écrans noirs des ordinateurs se mirent tous à afficher l'image

d'un crâne de taureau rouge, qui clignotait comme un sinistre avertissement.

Entre-temps, j'avais réussi à me connecter au réseau informatique, et j'avais vite compris que, contrairement à ce que croyaient Jean-Roger et les autres, les taurillons ignoraient qu'ils étaient espionnés. Le réseau ne semblait pas avoir été altéré, les ordinateurs n'avaient pas été piratés à distance, et ils n'étaient probablement pas sous l'emprise d'un virus informatique non plus. J'avais des preuves de mes découvertes, mais comment aurais-je pu les communiquer aux policiers et aux détectives? Il fallait que je trouve une manière d'attirer leur attention.

Vous vous demandez peut-être ce que sont les taurillons, et en quoi consistait cette importante opération d'espionnage? Depuis quelque temps, le département de police tout entier était mobilisé par la recherche d'informations et d'indices sur l'identité et les plans d'un mystérieux criminel qui se faisait appeler Taureau. Avec les membres de son organisation, qu'il désignait sous le nom peu flatteur de taurillons, l'odieux personnage cherchait à semer la confusion, le chaos, et même l'anarchie, de toutes les manières possibles. Taureau et ses taurillons s'amusaient à défier l'autorité, et l'autorité, par le biais du département de police, avait l'intention de défier ses adversaires à son tour. C'est ainsi que cette opération d'espionnage avait gagné le nom d'Opération Corrida.

Les détectives et les policiers avaient réussi à avoir accès à un réseau crypté que Taureau utilisait pour échanger des ordres et des informations avec ses taurillons. Juste avant que les ordinateurs ne cessent de fonctionner, Jean-Roger avait découvert que Taureau s'était récemment associé à un homme appelé Pierre Timothée de Chèvrefeuille, dont les policiers soupçonnaient l'implication dans un bon nombre de vols et de meurtres qui n'avaient jamais été complètement résolus.

J'ai vite réussi à trouver, dans les archives du réseau utilisé par Taureau et ses taurillons, une discussion entre le chef de l'organisation et un interlocuteur se nommant Professeur. Sans attendre, je me suis emparé de cette discussion en l'imprimant. Les détectives et les policiers ne portaient toujours pas attention à moi.

Mais tout à coup, une main s'approcha et souleva la petite pile de télécopies que je venais de produire. Il s'agissait de la main d'un détective qui avait toujours été plus calme, plus patient et plus distingué que les autres, et que je connaissais sous le nom de S.Blatt. Personne ne l'avait jamais appelé par son nom complet, mais c'est le nom qui était affiché sur son uniforme de travail.

De tout le département de police, S.Blatt était le seul qui semblait ne pas avoir complètement oublié mon existence. Je le surprénais souvent en train de m'observer, comme s'il se questionnait sur mon fonctionnement et sur mes capacités.

Il resta planté près de moi, et commença à lire la première télécopie, à voix haute.

«Taureau

@Professeur @TaurillonTom Le premier essai est-il concluant?

Professeur

@Taureau Tout fonctionne comme prévu. Notre agent est entré et sorti ni vu ni connu!

Taureau

@Professeur Excellent! Vous serez récompensé pour votre sérum, soyez-en certain.

Professeur

@Taureau Le meilleur est encore à venir, chef!»

S.Blatt interrompit sa lecture, et posa sur moi ses yeux écarquillés.

- Comment... Tu... Tu as trouvé ça sur le réseau de Taureau? Et tu l'as fait imprimer... par toi-même?

Il attendait une réponse. Je fis imprimer une nouvelle feuille, sur laquelle il put lire les mots «Puisque les ordinateurs ne répondent plus, je fais ce que je peux pour vous aider.»

S.Blatt hocha la tête, puis tourna son regard en direction du Chef de police, qui hurlait toujours des ordres et des insultes à l'intention des policiers et des détectives, qui paniquaient toujours avec autant d'ardeur.

- C'est incroyable! s'exclama S.Blat en reportant son regard sur moi. Ils ne le croiront jamais... Est-ce que tu serais capable... de découvrir où se trouve le quartier général de Taureau?

Je fis imprimer une autre télécopie, qui disait «Rien de plus simple, cela ne prendra qu'un instant.». S.Blat sourit, puis se gratta la tête tout en parcourant rapidement la première pile de télécopies.

- Je dois lire toute cette conversation, dit-il. Ensuite, il faudra que je trouve une manière de leur annoncer que le télécopieur est peut-être notre meilleur atout pour Opération Corrida.

À ce moment, le Chef s'approcha de nous d'un air bougon.

- Qu'est-ce que tu fais là, toi, à marmonner tout seul dans ton coin? Tu parles avec le télécopieur? Arrête de perdre ton temps, et va plutôt me chercher une nouvelle tasse de café!

S.Blat lui montra les télécopies.

- Mais Chef, regardez! Le télécopieur...

- Je me fous du télécopieur! C'est ton meilleur ami, c'est ça? Ou c'est plus qu'un ami? Va me chercher mon café, espèce d'incapable! Je le prends noir, au cas où tu l'aurais encore oublié!

Quelques-uns des policiers se mirent à se moquer de S.Blat. Celui-ci me lança un regard désolé, déposa les télécopies sur la table, puis quitta lentement la pièce, la tête basse.

Lorsqu'il fut parti, je me mis à réfléchir à tout ce que j'avais découvert jusqu'à maintenant. Si les ordinateurs n'avaient pas été piratés à distance, cela signifiait forcément que c'était quelqu'un qui se trouvait dans cette pièce qui leur avait fait quelque chose. Mais qui? Un des taurillons de Taureau avait-il infiltré le département de police?

La voix forte du Chef interrompit mes pensées.

- J'en ai plus qu'assez de ce S.Blat! dit-il. Excentrique, lunatique, et bon à rien! Je ne comprends pas pourquoi je ne l'ai pas déjà congédié... Mieux vaut tard que jamais! Et tant qu'à y être, je veux aussi me débarrasser de cette vieilleries inutile!

Je savais qu'il parlait de moi.

- Toi, là! dit-il à un policier qui semblait pris au dépourvu devant la tête de taureau clignotante qui hantait l'écran de son appareil. Débranche

le télécopieur, et va le jeter aux ordures! Il est temps de libérer un peu d'espace sur cette table!

Le policier quitta son poste de travail, et obéit. Au moment où sa main tira sur le fil pour me débrancher, mes moteurs internes se mirent en marche. Il était temps pour moi d'utiliser mes dernières ressources, non seulement pour mon propre salut, mais aussi pour aller avertir S.Blat de ce qui l'attendait.

À la grande surprise du policier et du Chef, je me soulevai de la table sur laquelle j'étais posé depuis des années, et je me propulsai vers l'unique porte de la pièce. Elle était fermée, et je savais que personne n'allait l'ouvrir pour moi; je fonçai droit sur la fenêtre qui perçait sa partie supérieure. Je sortis du local informatique dans un fracas de verre brisé.

Je tournai à gauche dans le corridor, et je ne tardai pas à rencontrer S.Blat, qui revenait vers le local avec une tasse de café fumant à la main. Je m'arrêtai juste devant son visage, mais il fut si surpris de me voir voler ainsi qu'il en échappa la tasse, qui se brisa sur le sol.

- Tu... Comment tu as fait ça?

Je fis rapidement imprimer une nouvelle télécopie, sur laquelle il put lire «C'est grâce à l'énergie résiduelle après avoir été branché autant d'années sans être utilisé. Le Chef veut te congédier, ne retourne pas là-bas. Je sais où se trouve le quartier général de Taureau, je peux t'y conduire. Il faut faire vite.»

- Tu es incroyable! s'exclama S.Blat. Tu peux me conduire là-bas?

Il baissa les yeux sur les fragments de porcelaine qui baignaient dans une flaque de café noir, à ses pieds. Il releva les yeux sur moi avec un sourire déterminé.

- Je passe chercher quelque chose dans mon casier, et nous partons sur-le-champ!

Il se mit à courir dans le corridor, et je le suivis. Il s'arrêta devant un casier de métal beige, en ouvrit la porte, et en sortit un petit contenant noir.

- C'est une grenade... C'est moi qui l'ai faite, m'avoua-t-il d'un air embarrassé. Elle pourrait nous être utile.

Sans plus attendre, j'étendis le plateau qui servait à recevoir mes télécopies, et mon nouveau collègue de travail s'y assit. Je me précipitai ensuite hors du bâtiment qui abritait le département de police.

Je m'élançai dans le ciel noir, en savourant ma nouvelle liberté, mais sans me détourner de ma mission. Je devais conduire S.Blat au quartier général de Taureau avant d'avoir épuisé toute mon énergie.

Après avoir survolé la ville pendant un moment, j'ai remarqué, sur le toit d'un édifice à bureaux, une large statue qui représentait un taureau furieux, sur le point de charger son adversaire.

- Le quartier général de Taureau! s'écria S.Blat. Il n'était pas vraiment bien caché, finalement...

Il s'interrompit subitement, et poussa un cri étouffé. Quelqu'un venait de l'attaquer, mais qui? Il n'y avait personne d'autre...

S.Blat se battait contre un ennemi invisible, mais malgré tout, la lutte était bien réelle, et me fit perdre l'équilibre. L'énergie résiduelle qui m'habitait s'épuisa tout à coup, et je tombai rapidement vers le sol, entraînant dans ma chute S.Blat et son adversaire.

L'Opération Corrida était-elle vouée à l'échec?

S.Blat sortit de ses rêveries, puis acheva de remplir la tasse de café noir qui était destinée à son supérieur. Il avait la désagréable impression d'être épié. Il se retourna, mais le corridor était vide. Il était pourtant persuadé d'avoir entendu des pas, et même le souffle d'une respiration, qui semblait se rapprocher de ses oreilles.

Depuis qu'il avait décroché un poste de stagiaire au département de police, S.Blat était de plus en plus nerveux, voire même de plus en plus paranoïaque. Il était souvent distrait, et ses collègues de travail se moquaient tous de son apparence et de son comportement, qu'ils jugeaient excentrique et inapproprié. Plutôt que de lui confier des missions d'espionnage, on lui ordonnait d'aller chercher du café, de ramasser les trombones qui traînaient par terre, et même d'épousseter les stations de travail de ses collègues.

S.Blat savait qu'il était paranoïaque, mais cette fois, même si ses yeux lui disaient le contraire, il était certain du fait que quelqu'un se trouvait près de lui.

Le télécopieur ne lui avait pas parlé, et il ne s'était surtout pas envolé. Tout cela, c'était dans sa tête. Il repensa toutefois à l'information que le télécopieur avait partagée avec lui dans son scénario imaginaire, ainsi qu'à son combat contre un ennemi invisible. Un ennemi invisible!

Il retint sa propre inspiration, se fia à son ouïe, et projeta le café noir hors de la tasse, dans la direction d'où lui semblait provenir le souffle de son ennemi. Une bonne partie du liquide brûlant resta en suspension dans l'air, et délimita les contours d'un visage qui se tordait de douleur en poussant un cri désincarné.

Agile comme un fauve, S.Blat se jeta sur l'étrange apparition en se servant de la tasse comme d'une arme de poing. Son adversaire se débattit, mais S.Blat mit à profit toutes les connaissances qu'il avait acquises en visionnant de nombreux films d'arts martiaux. Bientôt, l'homme invisible cessa de bouger, inconscient.

S.Blat l'attrapa par les poignets, et commença à le traîner en direction du local où les policiers et les détectives paniquaient toujours. Il frétille de plaisir en pensant à l'expression de surprise qu'il lirait sur les visages du Chef et de ses collègues, lorsqu'il leur expliquerait que Taureau, grâce à l'aide de Pierre Timothée de Chèvrefeuille, avait réussi à rendre certains de ses taurillons invisibles. Cet homme, qui avait peut-être un ou plusieurs complices, était entré dans la pièce, ni vu ni connu, et il avait trouvé une manière de contrôler tous les ordinateurs du département. Il était ensuite sorti de la pièce, sans attirer l'attention, au moment où S.Blat était lui-même sorti pour se rendre jusqu'à la machine à café.

S.Blat sourit. Il allait certainement avoir droit à une promotion, et tout ça, grâce à un télécopieur.

Le Matador

S.Blat marchait dans le corridor qui menait à la salle d'interrogatoire, la tête haute, l'air confiant. Depuis qu'il avait réussi à découvrir et à maîtriser un des taurillons invisibles de Taureau, une nouvelle frénésie s'était emparée du département de police. Les policiers et les détectives impliqués dans l'Opération Corrida n'avaient pas eu d'autres choix que de constater que l'invisibilité était possible, et qu'elle faisait maintenant partie des armes, ou encore des outils de travail, de leurs adversaires. Taureau était-il invisible lui aussi? Ses taurillons l'étaient-ils tous? Si oui, comment allait-on parvenir à leur mettre la main au collet et à mettre un terme aux méfaits de leur organisation?

Du bout de la jointure de son index, S.Blat donna deux petits coups sur le cadre de la porte de la salle d'interrogatoire. Sans attendre qu'on vienne lui ouvrir, il entra, sous le regard indifférent du policier qui gardait la porte. La petite pièce était fortement éclairée par des néons bourdonnants. S.Blat plissa les yeux. Il s'approcha du Chef de police et du détective Jean-Roger, assis l'un à côté de l'autre à la petite table bancale qui meublait la pièce. Ils semblaient tous les deux las et contrariés. Un carnet de notes aux pages froissées trônait sur la table devant le Chef de police, tandis que Jean-Roger fixait d'un œil morne l'écran de l'ordinateur portable posé sur ses genoux. Aucun d'eux ne se tourna vers le nouvel arrivant, comme s'ils ne l'avaient pas entendu approcher à cause des plaintes des néons.

- Du nouveau? osa demander S.Blat après s'être éclairci la gorge.

Le Chef de police sursauta en se tournant pour dévisager S.Blat. Il avait froncé les sourcils tellement souvent dans sa vie que ceux-ci étaient, semble-t-il, coincés dans cette position. En ce moment, la colère se lisait facilement dans ses yeux.

- Te revoilà, toi! grogna-t-il. Non, rien de nouveau depuis une heure! Il ne veut plus parler, il ne veut pas d'avocat, il ne veut téléphoner à personne, il ne veut rien! Je lui offrirais un café qu'il n'en voudrait même pas!

S.Blat poussa un soupir irrité, puis déposa sur la table une tasse de café noir. Le Chef en but immédiatement une gorgée, sans le remercier. Jean-Roger lui offrit un sourire un peu hésitant, puis continua de relire les notes prises sur son ordinateur. S.Blat ignora son collègue et se décida enfin à regarder le taurillon invisible. L'homme était assis de l'autre côté de la table, et il ne bougeait pas. Afin de le rendre visible, les policiers l'avaient affublé d'un vieux manteau, et on lui avait bien sûr mis les menottes aux poings, de sorte qu'on ne voyait de leur nouveau captif qu'un manteau gonflé et une paire de menottes qui se tenait debout, immobile sur le rebord de la table. L'homme était-il seulement encore là? S.Blat ne ressentait aucune présence et n'entendait rien d'autre que le chant dissonant des néons.

- Voudriez-vous un café, Monsieur? demanda S.Blat au manteau. Je sais que vous n'avez pas aimé le dernier que je vous ai offert, mais je pourrais vous en apporter un dans une tasse, cette fois.

Le manteau ne réagit pas, mais S.Blat crut remarquer un léger frémissement de son col. L'homme invisible était toujours là.

- Veux-tu bien te taire? cracha le Chef d'un ton furieux.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, puis tenta de chasser S.Blat d'un large geste de la main.

- Allez, fiche-moi le camp d'ici! J'ai assez bu de café pour aujourd'hui, tu reviendras demain. Demain, c'est la dernière journée de ton stage ici, c'est ça? ajouta-t-il avec un sourire carnassier qui s'agençait bien avec ses sourcils.

- Mon stage se termine dans une semaine, Chef, répondit S.Blat.

Le sourire du Chef de police se fana, et il répéta son geste de la main. S.Blat se résigna à quitter la pièce, après un dernier regard fasciné sur le manteau du taurillon invisible.

Il emprunta le corridor qui menait jusqu'à la sortie du département de police, mais cette fois, son air confiant l'avait quitté. Leur suspect ne leur avait pas révélé grand-chose. Le Chef de police, qui avait l'habitude d'obtenir par la force des confessions des criminels les plus endurcis, avait l'air tout à fait déconcerté devant le taurillon invisible qui n'avait plus envie de parler. Il n'osait pas le toucher, ni trop l'approcher, comme

s'il craignait que son invisibilité ne soit contagieuse. L'homme avait confirmé qu'il travaillait pour Taureau et qu'il était devenu invisible grâce à un sérum conçu par celui que les taurillons appelaient Professeur, puis, il avait décidé de devenir muet et de ne plus répondre aux questions qui lui étaient posées.

S.Blat ouvrit son casier, puis le referma en constatant qu'il n'avait rien à y récupérer. Il quitta le département de police sans saluer qui que ce soit, mais il s'arrêta net avant d'atteindre le trottoir.

Là, à côté d'un sac de poubelle bien rempli, quelqu'un avait mis le télécopieur du département sur le bord de la rue.

- Comment ont-ils osé? marmonna S.Blat en hochant la tête de dépit.

Il s'assura que la rue était déserte, puis se pencha pour ramasser la pauvre machine qui avait été mise aux ordures sans aucune raison. Il marcha ensuite jusqu'à son appartement en ruminant ses pensées.

Une fois de retour chez lui, il déposa la lourde machine au centre de son salon, dans lequel il n'y avait rien d'autre qu'un vieux fauteuil qui devait fournir des efforts pour conserver ce qu'il lui restait de rembourrure, et un téléviseur d'au moins 40 pouces de large. Sans réfléchir, S.Blat brancha le télécopieur et le mit en marche. L'écran de la machine s'illumina, mais rien d'autre ne se produisit. Incertain, S.Blat appuya sur quelques boutons au hasard. Espérait-il que le télécopieur arrive à se connecter au réseau de Taureau et à lui communiquer des informations importantes, comme dans son scénario fantaisiste? Non, c'était ridicule. Il poussa un soupir, délaissa la machine puis alla fouiller son frigo à la recherche de quelque chose à manger. Il mangea en vitesse, regarda un vieux film d'action de Ricardo Listo qu'il avait déjà vu une centaine de fois, puis il alla se coucher.

Tout en fixant le plafond, il se décida finalement à être honnête avec lui-même en se disant que rien n'avait changé, que personne ne l'estimait davantage au département de police et que personne ne le prenait plus au sérieux qu'avant. Il n'était pas devenu un héros même s'il avait arrêté un taurillon, et il ne serait peut-être jamais vu comme un héros, même s'il en capturait à lui seul une dizaine d'autres. Si au moins le taurillon captif se décidait à parler, si au moins il voulait leur indiquer où se trouvait le

quartier général de Taureau... Ce n'était certainement pas un édifice au toit orné d'une gigantesque statue de Taureau, comme dans ses divagations où il volait, assis sur le plateau du télécopieur. Le véritable quartier général de Taureau devait être un endroit beaucoup plus discret, un endroit que personne ne soupçonnerait.

Dans la noirceur et le silence du salon bien douillet du détective S.Blat, je réussis enfin à avoir accès, pour la seconde fois, au réseau crypté utilisé par Taureau et ses taurillons. Mon nouvel ami m'avait sauvé d'une mort presque certaine. Qui sait où vont les télécopieurs, lorsqu'ils sont injustement mis aux ordures? S.Blat m'avait sauvé, et je voulais à mon tour tout faire pour l'aider.

Une fois de plus, j'ai fouillé les archives des messages échangés entre Taureau, ses taurillons, et le dénommé Pierre Timothée de Chèvrefeuille, qui était sans aucun doute ce mystérieux Professeur derrière le sérum d'invisibilité. Au bout d'un moment, j'ai réussi à découvrir l'adresse du véritable quartier général de Taureau. Sournois et ingénieux, celui-ci avait fait l'achat d'un restaurant désaffecté et avait réussi à y installer la base de son organisation sans éveiller la méfiance de qui que ce soit.

Satisfait de ma trouvaille, j'ai fait imprimer l'adresse du restaurant afin de la communiquer à mon ami. Ayant épuisé toute mon énergie résiduelle, je ne pouvais l'y amener moi-même, cette fois-ci. S.Blat devrait s'y rendre seul.

S.Blat se réveilla en sursaut. Il tendit l'oreille, mais n'entendit rien de particulier. Un pressentiment l'empêchant de chercher à se rendormir, il sortit de son lit et se dirigea vers son salon d'un pas prudent. Il cessa de respirer lorsque la lumière des réverbères qui entraient par la fenêtre sans rideaux de son salon lui révéla qu'une feuille de papier se trouvait par terre devant le télécopieur qu'il avait abandonné au milieu de la pièce. Il retrouva son souffle, s'approcha, et se pencha pour regarder la feuille de plus près. Le télécopieur y avait imprimé l'adresse d'un restaurant de mets chinois. S.Blat sursauta malgré lui, ramassa la feuille et se releva pour allumer les lumières de la pièce. Il examina le papier une nouvelle

fois; rien d'autre que l'adresse d'un restaurant de mets chinois. Il n'y était jamais allé, mais il savait que l'établissement se trouvait environ à mi-chemin entre son appartement et la pharmacie où il se rendait le plus souvent. Il savait aussi qu'il était fermé depuis plusieurs mois déjà...

La dernière fois qu'il s'était fié à ses rêveries, il avait réussi à arrêter un taurillon invisible. Arriverait-il à accomplir de nouvelles prouesses cette fois-ci? Il hésita un moment, puis décida de se fier à son intuition et de se rendre jusqu'au restaurant désaffecté. Il n'y trouverait peut-être rien du tout, mais il voulait tout de même faire preuve de prudence. Il s'habilla en vitesse, puis prépara un sac dans lequel il mit plusieurs choses qui pourraient lui être utiles. Avant de quitter son appartement, il arrêta son regard sur le télécopieur. Sans trop savoir pourquoi, il débrancha la machine et décida de l'amener avec lui.

Il quitta donc son appartement avec son sac de cuir noir, et son nouvel ami sous le bras. Sous la lumière jaune des réverbères qui combattaient les ombres de la nuit, le chemin jusqu'au restaurant de mets chinois lui parut plus long que d'habitude.

Alors qu'il approchait de la façade du restaurant, une façade en briques grises banale et ordinaire, la silhouette d'un homme se détacha d'une ombre. S.Blat s'immobilisa sur le trottoir. L'homme venait-il tout juste de sortir du restaurant? Il marchait lentement, en regardant tout autour de lui comme s'il avait voulu chercher quelque chose, mais qu'il n'avait rien à chercher. S.Blat ne pouvait pas s'empêcher de le dévisager. Le visage de l'homme lui était familier.

L'homme s'arrêta devant lui, et son regard étrangement mélancolique se posa sur le télécopieur. S.Blat s'attendait à ce que l'homme l'interroge sur la raison pour laquelle il se promenait en pleine nuit avec un télécopieur sous le bras, mais il n'en fit rien. Il releva plutôt vers lui un regard perdu, chargé de douleur.

- Est-ce que tout va bien, Monsieur? lui demanda poliment S.Blat.

Il était plus intrigué qu'inquiet, mais il se sentait tout de même prêt à apporter son aide à l'étrange homme triste, si celui-ci avait besoin de quelque chose. Il était stagiaire au département de police, après tout;

aider les citoyens en détresse faisait partie de ses devoirs, et une grande détresse était visible sur le visage de ce citoyen.

Pour toute réponse, celui-ci poussa un bref soupir en hochant lentement la tête.

- Avez-vous besoin d'aide? insista S.Blat, tout en essayant de se souvenir de l'endroit où il avait vu cet homme auparavant.

- Tu ne peux pas m'aider, jeune homme, répondit le citoyen en détresse d'une voix abattue. Mais moi je peux peut-être t'aider; fais attention aux choix que tu fais dans la vie! Moi je regrette certains choix que j'ai faits, mais il est trop tard, et personne n'était là pour me conseiller quand j'en avais besoin...

S.Blat roula les yeux malgré lui. Les devoirs d'un stagiaire du département de police n'impliquaient certainement pas de devoir écouter les plaintes d'un vieil homme qui ressasse ses erreurs du passé.

- Je vais essayer de m'en souvenir, Monsieur. Bonne soirée, dit-il d'un ton neutre avant de poursuivre son chemin.

L'homme ne dit rien de plus, et poursuivit son chemin lui aussi. Tout en marchant jusqu'à la porte du restaurant, S.Blat eut soudain une révélation; l'homme triste ressemblait beaucoup à un certain Marcel, qui avait été porté disparu depuis déjà plusieurs semaines. Sa photo était affichée au département de police. Il se retourna vivement et chercha la silhouette de l'homme qui s'éloignait lentement en marchant au centre du trottoir. S.Blat fronça les sourcils, puis haussa les épaules. Il n'allait tout de même pas poursuivre l'homme et lui demander s'il était porté disparu. Les gens disparus ne se promènent pas seuls la nuit pour raconter leur vie à des étrangers. Ce n'était donc pas l'homme qui était recherché, mais simplement un homme qui lui ressemblait.

S.Blat ramena donc son attention sur la porte du restaurant. Il posa sa main libre sur la poignée pour tenter de l'ouvrir, même s'il savait très bien qu'elle était verrouillée. Il déposa donc l'encombrant télécopieur sur le sol, puis colla son visage à la vitre de la porte. Il arriva à percevoir plusieurs lueurs bleutées qui perçaient la noirceur, mais aucun mouvement. Il fouilla dans son sac et en sortit ses outils de crochetage. Une minute lui suffit pour crocheter la serrure de la porte du restaurant.

Il l'entrouvrit, la retint avec son pied, puis ramassa le télécopieur avant d'entrer dans l'établissement.

S.Blatt et son ami furent accueillis par un silence presque complet, un silence composé de murmures indistincts et de l'harmonie inimitable créée par le délicat ronronnement de plusieurs ordinateurs. Un silence lourd. S.Blatt s'immobilisa dans le petit corridor qui menait à la salle principale du restaurant. Il savait qu'il n'était pas seul. Il avança de quelques pas, jusqu'à pouvoir avoir un meilleur point de vue de la salle. Les buffets qui étaient normalement remplis de nourriture avaient été repoussés au fond de la pièce, et certains d'entre eux disparaissaient sous des piles de cartables et de dossiers. Les fenêtres étaient couvertes par d'épais rideaux opaques. Et là, au centre, les tables avaient été regroupées par grappes de trois ou quatre, et un ordinateur trônait sur la majorité d'entre elles. Les écrans de cinq des machines étaient allumés.

S.Blatt avait trouvé le quartier général de Taureau, il en était persuadé. Les taurillons devaient se servir de ces ordinateurs pour communiquer entre eux et pour planifier leurs prochains méfaits. S.Blatt jubilait intérieurement, mais il se devait de rester prudent. Cinq ordinateurs fonctionnaient. Devait-il s'attendre à se trouver face à cinq taurillons? Cinq taurillons invisibles, sans aucun doute, puisqu'il n'y avait bien évidemment personne de visible dans la pièce. Personne d'autre que lui.

D'une main hâtive, il fouilla dans son sac et en extirpa une canette de peinture en aérosol. Il se remit en marche en brandissant la canette de peinture blanche devant lui comme s'il s'agissait d'une arme. Alors qu'il s'apprêtait à pénétrer lentement dans la pièce principale, ses yeux sautaient rapidement d'un regroupement de tables à un autre. Rien ne bougeait, mais il crut entendre des mouvements. Les taurillons l'avaient vu, et ils se préparaient sans aucun doute à passer à l'attaque.

S.Blatt s'avança dans le quartier général de Taureau, tous ses sens aux aguets. Il sursauta quand il entendit un son léger derrière lui, mais il ne se retourna pas, ayant deviné qu'il s'agissait de la fiche électrique du télécopieur qui venait de tomber par terre. Il en eut la confirmation lorsque, en continuant d'avancer lentement, il distingua le léger raclement du fil sur les tuiles texturées du plancher.

Tout à coup, S.Blat rencontra une légère résistance; le télécopieur refusait de le suivre. Il fronça les sourcils, puis comprit rapidement que quelqu'un avait posé un pied sur le fil électrique qui traînait par terre. Quelqu'un qui se trouvait juste derrière lui.

D'un même mouvement, S.Blat se retourna en agitant vivement la canette de peinture, puis appuya sur le bouton de la valve. La silhouette d'un homme se dessina aussitôt devant lui, une silhouette floue, blanche et granuleuse, comme celle d'un fantôme surpris par une tempête de neige. Tandis que l'homme portait ses mains à ses yeux en poussant un cri de douleur, S.Blat pivota sur lui-même en pulvérisant de la peinture tout autour de lui, tel un artiste animé d'une folie soudaine. Trois autres silhouettes blanches se précisèrent, puis commencèrent à s'étouffer à cause de la peinture ou à hurler de douleur.

Le visage de S.Blat afficha un large sourire. Il se savait maintenant encerclé par quatre taurillons, mais grâce à sa prévoyance, il avait réussi à les rendre visibles. Il est beaucoup plus simple de se défendre contre des ennemis que l'on peut voir, surtout lorsque ceux-ci ont de la peinture toxique dans les yeux.

Le combat fut plutôt bref. S.Blat attaqua le premier en décochant un formidable coup de poing sur la tempe d'un des taurillons, qui s'écroula mollement sur le sol. Les trois autres, une fois remis de leur surprise, se jetèrent sur lui, mais S.Blat arriva à les maîtriser assez facilement. Il échappa cependant le télécopieur, qui s'écrasa contre le sol dans un fracas peu rassurant.

Lorsque tous ses adversaires furent étendus au sol, inconscients, S.Blat se pencha sur le télécopieur pour constater que son vieil ami était endommagé. Alors qu'il allait lui-même s'en tirer avec quelques ecchymoses, il songea avec regret que cette machine fascinante n'imprimerait probablement plus jamais rien d'autre. Il se recueillit pendant un moment, avant de se souvenir du fait qu'il était peut-être encore en danger. Cinq ordinateurs étaient allumés. Un cinquième taurillon l'attendait-il?

Il sortit plusieurs attaches en nylon de son sac, et s'en servit pour lier les poignets et les chevilles des quatre taurillons inconscients, avant de les

attacher les uns aux autres. Il se releva ensuite, reprit sa canette de peinture qui avait, elle aussi, chuté au sol pendant le combat, puis entreprit d'explorer la salle principale du restaurant, puis la cuisine, et enfin les toilettes, entrant même dans chaque cabinet pour s'assurer qu'il était bien vide. Il revint dans la grande salle, convaincu que personne d'autre ne se trouvait sur les lieux.

Il jeta un œil sur les ordinateurs, puis sur les piles de cartables et de dossiers. Il poussa un long soupir. Que pouvait-il faire maintenant? Il pensa à contacter le département de police, mais il ne se sentait pas d'humeur à répondre aux questions de qui que ce soit. Personne ne croirait qu'il s'était rendu dans ce restaurant parce que le télécopieur qui avait été mis aux ordures le lui avait suggéré. Il n'avait, à bien y réfléchir, même pas envie de fouiller les lieux à la recherche d'informations et d'indices. À quoi bon? Taureau avait certainement beaucoup plus que quatre taurillons invisibles à son service. Ceux-ci se cachaient ailleurs, mais où? Les quatre taurillons qu'il avait peints en blanc, une fois arrêtés par les policiers, seraient-ils aussi avares d'informations que leur compère dont l'interrogatoire n'avait pas donné grand-chose?

S.Blatt hocha tristement la tête en baissant les yeux sur le télécopieur endommagé. Il serra les dents et, tout à coup furieux, il agrippa un des taurillons toujours inconscients par les poignets, puis commença à le tirer vers l'entrée du restaurant. Il avança péniblement, peinant à déplacer les quatre hommes attachés les uns aux autres.

Au terme de ses efforts, il arriva à sortir ses quatre ennemis hors du restaurant. Il essuya son front humide de sueur du revers de la main, puis, avec précipitation, il sortit une de ses grenades artisanales de son sac et s'apprêta à la lancer sur le restaurant.

Surpris, il arrêta son geste en écarquillant les yeux. Qu'était-il en train de faire? Il ne pouvait pas détruire le quartier général de Taureau uniquement parce qu'il n'avait pas envie d'enquêter, et qu'il était en colère. Les policiers et les détectives se feraient certainement un plaisir de passer le restaurant au peigne fin, pour y chercher des indices qui leur permettraient sans doute de mettre un terme aux agissements de Taureau

et de ses taurillons une bonne fois pour toutes. L'Opération Corrida serait un succès, en grande partie grâce à lui, S.Blat, simple stagiaire.

Simple stagiaire qui devait terminer son stage dans une semaine, et qui ne serait certainement pas réengagé puisque le Chef de police le méprisait presque autant que s'il avait été une coquerelle.

Un des taurillons peints en blanc se mit à bouger et à gémir, ce qui sortit S.Blat de ses pensées. Il lui asséna un solide coup de poing en plein visage, et l'homme tomba inconscient une seconde fois. S.Blat remit sa grenade dans son sac, saisit une corde, et entreprit d'attacher ses quatre captifs autour d'un poteau électrique qui émergeait du trottoir.

Lorsqu'il eut terminé cette tâche, il se sentait plus calme, et peut-être même un peu plus lucide. Il décida qu'il ne voulait pas aider la police à capturer Taureau. Il voulait s'en charger seul, le trouver, le vaincre, le mettre hors d'état de nuire. S'il réussissait là où les policiers et les détectives avaient tous échoué, il prouverait sa valeur et n'aurait plus jamais à recevoir d'ordres de personne. Il serait libre de faire ses propres choix, sans chercher à plaire à qui que ce soit. Ses propres choix...

L'image du vieil homme triste qui lui avait conseillé de faire attention aux choix qu'il faisait fit irruption dans ses idées de grandeur. Cet homme, qui ressemblait à un homme porté disparu, et qui semblait sortir du restaurant... Pourrait-il s'agir de Taureau? Le cinquième ordinateur allumé était-il le sien?

Comme si un casse-tête invisible venait de s'assembler dans sa tête, S.Blat se sentit tout à coup étrangement satisfait et fier. Il avait si longtemps espéré recevoir une quelconque forme de reconnaissance de la part du département de police, mais il avait enfin compris que peu importe ce qu'il ferait, il ne serait jamais perçu comme un héros. Il ne pouvait pas être un héros. Il était un exclu, un mouton noir, un être marginal qui semblait n'avoir sa place nulle part. Pour les policiers et les détectives, il était presque invisible. Presque invisible...

Un sourire triomphant déforma peu à peu ses traits. Une idée aussi ignoble que géniale venait de naître dans sa tête. Il reprit sa grenade, l'activa, puis la lança sur le toit du restaurant désaffecté d'un mouvement souple du poignet. Il recula d'un pas pour mieux contempler l'explosion,

sa toute première explosion. Le quartier général de Taureau ne serait pas détruit, mais suffisamment endommagé pour attirer l'attention. Alors que les flammes et la fumée montaient, S.Blatt, les mains jointes comme un fervent pèlerin, admirait son œuvre.

Au bout d'un bref moment de pur bonheur, il se résigna à quitter les lieux. Il ne pouvait pas se permettre d'être surpris par ses collègues de travail. Il jeta un dernier regard sur les quatre taurillons inconscients, eut une dernière pensée pour le télécopieur et pour l'aide qu'il lui avait apportée, puis s'éloigna. Il avait l'intention de tout faire pour retrouver le citoyen en détresse qu'il avait croisé un peu plus tôt.

Le lendemain matin, en revenant d'un restaurant où une explosion avait été signalée, les policiers trouvèrent un homme sur le bord du trottoir, juste devant le département de police. Il était inconscient et son corps était à demi couché sur un sac de poubelle. En le voyant, le Chef de police reconnut aussitôt un certain Marcel, employé de bureau sans histoire, qui avait été porté disparu plusieurs semaines auparavant. Lorsqu'il revint à lui, deux policiers l'aidèrent à se relever. Tous furent surpris de constater que la chemise du pauvre homme, au niveau de la poitrine, était marquée de la lettre «T», peinte en blanc.

Marcel fut vite amené à l'intérieur du département de police pour y être interrogé. Il avait une bosse douloureuse derrière la tête, et il prétendait qu'il ne se souvenait de rien de ce qu'il lui était arrivé récemment. Le Chef de police ne fut pas convaincu par son court témoignage et décida de le garder au département afin de l'interroger.

Décidément, les policiers et les détectives allaient avoir beaucoup de travail cette journée-là, ainsi que les jours suivants. Quatre hommes invisibles aux visages et aux épaules couverts de peinture blanche avaient été trouvés devant le restaurant qui était en proie à un incendie dont ils ignoraient encore la cause. Quatre taurillons, sans aucun doute.

Suite à leur intervention, les pompiers trouvèrent à l'intérieur des ruines du restaurant plusieurs ordinateurs endommagés et des piles de dossiers devenus illisibles à cause des flammes et de la fumée. Ils trouvèrent aussi un télécopieur brisé, et le détective Jean-Roger jura qu'il

s'agissait du vieux télécopieur du département de police, qui avait été jeté aux ordures le jour précédent.

La colère du chef de police atteint un nouveau sommet lorsque, tel qu'il s'y attendait, les taurillons peints en blanc refusèrent de répondre à ses questions. Il soupçonnait le dénommé Marcel d'être en fait Taureau, mais il n'avait pas encore suffisamment de preuves contre lui afin de pouvoir procéder formellement à son arrestation. Même si tout portait à croire que les appareils et les documents trouvés à l'intérieur de ce qu'il restait du restaurant étaient liés à l'organisation de Taureau, l'enquête était loin d'être terminée. Selon les détectives, beaucoup de taurillons étaient encore en liberté, et surtout, il n'y avait toujours aucune trace du dangereux Pierre Timothée de Chèvrefeuille, celui que les taurillons appelaient Professeur.

À travers tout ce mystère et cette agitation, personne ne s'était rendu compte que le stagiaire S.Blat avait disparu.

La maison sanglante

La maison sanglante venait de faire une nouvelle victime, mon pied bleu en témoignait. J'avais grandi à côté de cette maison, sans savoir que j'y entrerais un jour. En fait, j'ai toujours espéré ne jamais avoir à y entrer.

La maison ressemblait à celle de mes parents, et à toutes celles du quartier. Ce qui la distinguait des autres, en apparence, c'était la couleur de ses briques. Alors que ses voisines présentaient des façades d'un gris banal ou d'un brun terreux, les briques de la maison sanglante étaient rouges. Si la couleur de la maison ne nuisait pas à sa réputation, elle n'était pas la principale raison pour laquelle les enfants, et même les adultes du quartier, l'appelaient par ce nom particulier depuis plusieurs années.

Lorsque j'étais jeune, les enfants du voisinage se réunissaient au parc, et se racontaient souvent des histoires de peur, comme on les appelait. Les histoires les plus populaires concernaient toujours la maison sanglante. On disait, entre autres choses, que la maison était maudite, et que tous les gens qui y entraient se mettaient à saigner sans aucune raison, et qu'ils saignaient, saignaient... Jusqu'à ce qu'ils sortent de la maison sanglante... ou jusqu'à ce qu'ils meurent.

Bon, d'accord, mon pied ne saignait pas. Il était marqué d'une grande tache bleue, traversée par la sangle de ma sandale. Un bleu... Oui, je saignais, mais de l'intérieur seulement.

Comme j'habitais dans la maison grise à gauche de la maison sanglante, les histoires qui la concernaient me faisaient particulièrement peur. Je n'avais jamais vu les gens qui y habitaient. Je savais seulement qu'ils n'avaient pas d'enfant.

Un jour, j'ai entendu mes parents dire que la maison sanglante avait fait une nouvelle victime. Je n'avais jamais entendu aucun adulte appeler la maison ainsi, mais quand j'ai questionné mes parents, ils ont refusé de m'en dire davantage. Ce n'est que plusieurs années plus tard, un ou deux ans avant que je ne parte dans mon premier appartement, je crois, qu'ils m'ont parlé de ce qu'ils savaient à propos de la maison. Ils m'ont dit qu'au cours des années, plusieurs jeunes couples y ont emménagé. La plupart

sont partis après seulement quelques semaines. Ceux qui sont restés plus longtemps ont fini par sortir aussi, la femme étendue sur une civière, et l'homme, assis à l'arrière d'une voiture de police. Ou l'inverse. À partir de ce moment, j'ai commencé à voir la maison sanglante sous un autre angle. Elle projetait subitement une nouvelle image, plus digne d'un film d'horreur inspiré de faits réels que d'une série d'histoires racontées par des enfants.

Je suis déménagée, à l'autre bout de la ville. Chaque fois que je visitais mes parents, je ne pouvais pas m'empêcher de jeter un oeil à la maison sanglante, et d'imaginer tout ce qui avait pu se passer derrière ses murs rouges. Mais je n'avais jamais cru qu'un jour, je serais obligée d'y entrer.

En fait, j'aurais pu dire non. Mais je n'ai rien dit, parce que je me voyais mal en train d'expliquer à ma patronne que je ne voulais pas aller faire du ménage dans la maison sanglante, parce que j'avais peur d'y mourir. Je travaille pour une compagnie d'entretien ménager résidentiel, et nous sommes souvent engagés par des familles qui s'appêtent à déménager, ou à s'installer dans une nouvelle demeure, et qui tiennent à ce que tout soit propre. Quand Andrée m'a donné l'adresse de la maison qu'un jeune couple très pointilleux venait d'acheter, et souhaitait voir briller de propreté, j'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de la maison sanglante. Mais je n'ai rien dit.

Je suis partie avec Marie-Sophie, une de mes collègues. Elle a stationné sa voiture dans l'allée de la maison sanglante, devant laquelle le panneau «À vendre» était maintenant bel et bien surmonté d'une affiche sur laquelle «Vendue» était écrit, en lettres blanches sur fond rouge.

Nous sommes entrées à l'intérieur. Marie-Sophie est entrée la première, et je marchais derrière elle, en tentant de camoufler ma nervosité. Mon imagination m'avertissait que l'intérieur de la maison serait sinistre, que les planchers seraient incrustés de taches de sang séché, et que des bruits inquiétants se feraient entendre, semblant provenir de l'intérieur des murs.

Tout en étant rassurée, j'étais, je dois l'admettre, un peu déçue. L'intérieur de la maison sanglante n'avait rien de sinistre. Des pièces vides où flottait une légère odeur d'humidité. Des murs blancs, à la

peinture un peu défraîchie. Quelques toiles d'araignées qui pendaient du plafond. Ce qui me troublait le plus, en fait, c'était le fait que la disposition du salon, de la cuisine, de la salle de bain et des chambres était exactement la même que celle de la maison de mes parents. Cela n'avait, en fait, rien de surprenant; toutes les maisons du quartier étaient, je crois, construites selon le même modèle. Mais j'avais l'impression d'être dans la maison de mes parents, si celle-ci se retrouvait subitement vide, inhabitée, sans vie, et je me sentais un peu mal à l'aise, sans trop savoir pourquoi.

Comme à son habitude, Marie-Sophie avait apporté sa petite radio. Elle disait souvent, en plaisantant, que si un jour elle devait travailler sans musique, elle en mourrait d'ennui. Elle a donc allumé la radio, et nous avons commencé à nettoyer les armoires de la cuisine.

Au bout d'une heure, peut-être deux, la radio a produit une sorte de crépitement, et elle s'est arrêtée. Après avoir inspecté sa fidèle amie, Marie-Sophie a déclaré que les piles avaient coulé, et qu'elle n'en avait pas d'autres dans sa voiture. Déçue, elle s'est remise au travail.

Un peu plus tard, elle s'est mise à se plaindre de maux de ventre, qu'elle disait atroces. Nous avons terminé notre grand ménage de la cuisine, et nous avons commencé à épousseter le salon, puis le corridor qui menait à la salle de bain. Marie-Sophie n'a pas arrêté de se plaindre. De plus en plus agacée, j'ai fini par lui dire que si elle avait trop mal au ventre pour travailler, elle n'avait qu'à partir. Elle m'a écoutée... Elle m'a dit qu'elle allait se reposer chez elle, et qu'elle reviendrait m'aider plus tard. Ma gorge s'est serrée lorsque j'ai entendu la porte se refermer derrière elle. J'étais maintenant seule. Seule, dans la maison sanglante.

J'ai continué à travailler, mais sans vraiment m'appliquer. Mes parents m'ont toujours répété que tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait. Cependant, je n'avais pas l'intention d'appliquer ces sages paroles dans ma situation actuelle. J'étais seule dans la maison sanglante, et je n'avais qu'une envie, et qu'un but; en sortir le plus rapidement possible. Et puis, de toute façon, les chambres de la maison n'étaient pas vraiment sales. Je les ai époussetées rapidement, avant de m'attaquer à la salle de bain.

J'étais assise sur le rebord du bain, à me demander pourquoi j'avais un aussi gros bleu sur le pied alors que je ne me souvenais pas de m'être cognée nulle part, quand tout à coup, mon téléphone cellulaire a sonné.

J'ai sursauté, puis j'ai couru jusqu'à la cuisine, là où j'avais laissé mon téléphone, sur le comptoir. J'ai répondu, pour entendre la voix paniquée d'Élisabeth, la soeur de Marie-Sophie, me dire que ma collègue avait été amenée à l'hôpital, et qu'elle souffrait d'une hémorragie interne au niveau de l'estomac. Sans écouter les détails, et sans laisser ma voix dénoncer mes émotions, je l'ai remerciée de m'avoir donné des nouvelles, et j'ai raccroché.

Une hémorragie interne. Marie-Sophie était, elle aussi, victime de la malédiction de la maison sanglante. Je me suis dit que ce n'était qu'une coïncidence, et que tout irait bien. Malgré tout, la nervosité que j'avais ressentie en entrant dans la maison ne faisait qu'augmenter.

J'ai eu une soudaine envie de sortir de la maison en courant, d'entrer chez mes parents, et de leur dire que j'avais la preuve qu'il se passait des choses anormales dans la maison sanglante, et que je ne voulais pas y retourner. J'aurais pu partir, prétendre que la maison était maintenant propre, et fuir le danger, ou, du moins, mes responsabilités...

Je sais ce qui se serait passé; mes parents se seraient moqués de moi, et le couple qui a acheté la maison se serait plaint de mon travail mal fait. Je n'allais quand même pas laisser la maison sanglante faire une tache sur ma réputation au travail!

J'ai fermé les yeux et j'ai pris quelques longues et lentes respirations. Lorsque j'ai ouvert les yeux, je me trouvais toujours dans la maison, mais je me sentais beaucoup plus calme. Un peu plus calme.

J'ai repris mon téléphone, et j'ai appelé Andrée. Je lui ai dit que Marie-Sophie était à l'hôpital, et que j'aimerais avoir du renfort. Elle m'a répondu que personne ne pouvait venir pour le moment, mais qu'elle m'enverrait quelqu'un dès que possible. Je suis retournée dans la salle de bain, et j'ai continué mon travail.

Lorsqu'un bruit s'est fait entendre un moment plus tard, j'ai cru que quelqu'un frappait à la porte. J'ai couru jusqu'à la porte... Il n'y avait

personne. Je suis retournée dans la salle de bain une fois de plus, et j'ai terminé de tout nettoyer.

Je m'étais occupée de la cuisine, du salon, des corridors et des chambres, et la salle de bain était maintenant propre. Il ne restait plus que le sous-sol.

Le sous-sol... Combien existe-t-il de films d'horreur dans lesquels le danger se trouve dans le sous-sol? Qu'il s'agisse d'une maison hantée ou non, la cave est toujours un endroit lugubre, sombre, inquiétant, où se cachent des fantômes, des tueurs, des psychopathes, des cadavres, ou de terribles secrets... Qu'allais-je trouver dans le sous-sol de la maison sanglante?

En m'approchant de l'emplacement des escaliers menant au sous-sol dans la maison de mes parents, je me suis trouvée face à une porte. Dans la maison de mes parents, il n'y a pas de porte à cet endroit. J'ai ouvert la porte en question. Il s'agissait bien des escaliers du sous-sol, et non d'une garde-robe.

J'ai reculé d'un pas, comme si j'avais peur que la poignée de la porte ne me morde. Une porte! Les caves fermées par des portes sont les pires! C'est là qu'en plus de se trouver nez à nez avec des fantômes, des tueurs, des psychopathes ou des cadavres, on se fait enfermer avec eux. Et il fallait que moi, maintenant, je descende l'escalier menant au sous-sol de la maison sanglante!

J'ai à nouveau fermé les yeux, et respiré calmement. J'étais seule, armée de chiffons et de produits nettoyants, et il fallait que je descende. Je n'avais pas le choix... Mais je pouvais au moins faire en sorte d'être certaine que la porte de la cave ne se refermerait pas derrière moi. J'ai regardé tout autour de moi, et j'ai aperçu la radio de Marie-Sophie, dans un coin de la cuisine. Je m'en suis emparée et, après quelques tentatives, j'ai réussi à m'en servir pour bloquer la porte. Armée de mes produits d'entretien, j'ai pris mon courage à deux mains, et j'ai posé mon pied bleu sur la première marche des escaliers.

Rien ne s'est passé. J'ai repéré l'interrupteur et j'ai appuyé dessus, en m'attendant à ce que la lumière du sous-sol refuse de s'allumer. La lumière s'est allumée. Jusqu'ici, tout allait bien. J'ai descendu une

deuxième marche, puis une troisième, lentement, avec précaution. J'ai atteint le sol de ciment glacé, puis je me suis retournée pour faire face à ce qui m'attendait. Dans la pièce principale du sous-sol, des boîtes étaient empilées. La porte du fond, qui chez mes parents menait à une chambre froide, était fermée.

Je me suis interrogée sur la présence de toutes ces boîtes. Avaient-elles été apportées ici par les nouveaux propriétaires... ou oubliées par les anciens propriétaires? Étrangement, le sous-sol paraissait normal. Il n'était ni inquiétant ni lugubre, et je n'y ai pas vu la moindre toile d'araignée. Mais une odeur écoeurante flottait dans l'air, comme pour me prouver que malgré l'apparente propreté des lieux, mes services étaient bel et bien requis.

C'est alors que je l'ai remarquée... Sur une grosse boîte de carton qui avait été placée un peu à l'écart des autres, le mot «Cadavres» avait été écrit au feutre noir. Mon coeur s'est mis à se débattre comme s'il voulait s'enfuir, sans la coopération de mes jambes et du reste de mon corps.

Voyons... Un meurtrier n'aurait pas caché les corps de ses victimes dans une boîte de carton placée au milieu de son sous-sol. Et il n'aurait certainement pas pris le temps d'écrire «Cadavres» sur le côté de cette boîte, en grosses lettres noires bien visibles!

Mon coeur s'est calmé un peu, mais il n'était pas tout à fait rassuré. Je me suis approchée de la boîte, d'un pas prudent. N'osant pas l'ouvrir pour regarder à l'intérieur, je l'ai poussée légèrement du bout de mon pied. La boîte m'a semblé vide. J'ai osé l'ouvrir. Il n'y avait rien à l'intérieur.

J'ai jeté un coup d'oeil rapide aux autres boîtes. Une seule autre portait une inscription en lettres noires: «Père Noël». Je me suis dit que la boîte vide contenait probablement des décorations d'Halloween, des zombies, ou quelque chose comme ça.

Alors que je m'interrogeais sur le contenu possible des autres boîtes, un son strident m'a fait sursauter. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de la sonnerie de mon cellulaire, que j'avais laissé sur le comptoir de la cuisine.

Plutôt que de me précipiter jusqu'à l'escalier pour aller chercher mon téléphone, je suis restée immobile, incertaine. Ce n'était pas mon

téléphone... C'était de la musique. La radio de Marie-Sophie! S'était-elle mise à jouer toute seule? Et les piles... elles avaient coulé!

De plus en plus terrifiée, j'ai entendu la porte se fermer subitement avec un claquement sec. La porte! J'ai couru jusqu'au bas de l'escalier, que j'ai escaladé d'un trait. Mes mains ont tourné et tiré la poignée de la porte, mes poings se sont fracassés contre elle, et j'ai crié...

Puis, je me suis tue. Le silence n'était brisé que par la musique, qui continuait à jouer comme pour témoigner d'une présence. J'étais enfermée dans le sous-sol de la maison sanglante.

Je suis redescendue, abattue et horrifiée. Si j'avais été capable de réfléchir, j'aurais peut-être réussi à trouver une explication rationnelle à ce qui venait de se passer. Mais j'étais incapable de réfléchir. J'étais enfermée dans le sous-sol de la maison sanglante, j'avais peur, et je voulais que quelqu'un vienne me chercher, me dise que tout allait bien, et m'emmène à l'extérieur. Le sous-sol n'avait pas changé, mais je le percevais maintenant d'une manière différente. L'endroit dégageait toujours une odeur terrible, mais l'air semblait maintenant transporter une sorte de menace invisible. Je suis remontée, j'ai frappé à la porte, j'ai crié, puis je suis redescendue. Je l'ai fait plusieurs fois. Puis, je me suis résignée.

Je me suis assise sur la dernière marche de l'escalier. J'ai posé les yeux sur mon pied, et il m'a semblé que la tache bleue qui le couvrait était maintenant plus large, et plus sombre. J'ai fermé les yeux pour essayer de me calmer. Quelqu'un allait bien finir par se demander où j'étais passée! Quelqu'un allait venir me chercher... Il était tout simplement impossible que je reste enfermée dans le sous-sol de la maison sanglante jusqu'à la fin de mes jours.

J'ai attendu. Puis, je me suis relevée. Je ne voulais pas rester assise là. Il fallait que j'essaie de faire quelque chose. J'ai contourné les piles de boîtes pour explorer les lieux. Les rares fenêtres du sous-sol étaient verrouillées, et il n'y avait pas de porte qui pouvait mener à l'extérieur.

Immédiatement après avoir remarqué que le silence était revenu et que la radio avait cessé de jouer, j'ai sursauté en entendant quelqu'un dire mon nom. J'ai retenu mon souffle, comme pour mieux écouter. La voix,

qui ne me semblait ni féminine ni masculine, a répété mon nom. Il ne s'agissait pas d'un appel, mais plutôt d'une sorte d'affirmation, calme et posée. Je savais que j'étais seule dans le sous-sol, et j'étais presque certaine qu'il n'y avait personne à l'étage. La voix immatérielle continuait de répéter mon nom, doucement.

J'ai voulu parler, crier, la supplier de se taire, mais j'en étais incapable. Ma gorge était sèche, et ma bouche refusait de s'ouvrir. Sans savoir pourquoi, je me suis approchée de la porte de la chambre froide. Il y avait peut-être quelqu'un, ou quelque chose, de l'autre côté. Je ne voulais pas savoir ce qui pouvait se cacher dans la chambre froide, mais j'avais l'impression de ne pas avoir d'autres choix que de regarder. Mon coeur se débattait avec frénésie et mes mains tremblaient tandis que je tournais la poignée, et que j'ouvrais la porte.

Ma bouche s'est ouverte dans un long cri d'effroi. La lumière du sous-sol s'est éteinte subitement, et mon cri aussi.

Hémorragie

Il n'y avait rien dans la chambre froide. Tout ce que j'avais eu le temps de voir, avant que tout devienne sombre, c'était que ses murs et ses quelques tablettes étaient rouges, couverts de sang, de sang frais, tellement frais qu'il semblait encore bouger au rythme des battements d'un cœur.

J'ai crié, la lumière s'est éteinte, et j'ai senti des mains s'agripper à moi et me tirer vers l'avant. Une sorte de coup de vent frais et un bruit sourd m'ont indiqué que la porte de la chambre froide s'était refermée derrière moi. J'étais incapable de me débattre et de me retourner pour essayer de m'enfuir. Mon corps ne pouvait que trembler, trembler de froid, trembler de peur, trembler de dégoût sous ces mains qui me touchaient mais qui, je le savais, n'étaient pas vraiment là. Malgré toute l'horreur de ma situation, j'avais réussi à comprendre que j'étais seule dans la chambre froide; que toutes ces mains, ces dizaines de mains qui me retenaient prisonnière, n'appartenaient à personne. Elles appartenaient pourtant bien à quelque chose, car je sentais une présence tout autour de moi. Une présence qui m'enveloppait, m'examinait, me jugeait, tentait de pénétrer en moi.

La voix immatérielle se remit à dire mon nom, doucement, et à le répéter, comme si elle était incapable de dire quoi que ce soit d'autre. Je sentis quelque chose de froid et de mouillé sur mon visage, et il me fallut un moment pour comprendre que j'étais en train de pleurer. Je ne pouvais plus bouger, j'étais incapable de crier, mais je pleurais, comme si j'avais espoir que mes larmes puissent laver le sang que j'avais vu sur les murs, et qui n'était peut-être pas vraiment là lui non plus. Un torrent de larmes pour laver le sang, défoncer la porte de la chambre froide, emporter la maison sanglante au loin, ou simplement me permettre de me noyer pour échapper à cette présence qui me terrifiait.

J'ai ouvert les yeux, je crois. La lumière est revenue, et je me sentais étourdie. La voix avait arrêté de dire mon nom, et les mains ne me retenaient plus. En fait, je ne sentais plus rien; même les larmes qui

déferlaient sur mon visage semblaient avoir disparu. Je me tenais debout au bas des escaliers de la cave.

Non. Je n'étais pas debout. Je n'étais rien. Je ne pouvais même plus fermer les yeux. Je ne pouvais que voir, voir et entendre.

La porte de la cave s'est ouverte. Une femme a commencé à descendre l'escalier, un homme sur les talons. Elle tenait une boîte de carton dans ses mains, et elle semblait de mauvaise humeur. Derrière elle, l'homme la suppliait de s'arrêter et de l'écouter. Elle s'arrêta et attendit, sans se retourner. Le couple ne m'avait pas vu. Je savais que je n'étais pas là, mais eux, ils y étaient. L'homme commença à parler, puis s'arrêta. Son regard changea, une lueur de folie s'en échappa et modela les traits de son visage en un sourire mauvais. Il poussa la femme d'un geste brusque. Elle tenta de se retenir à la rampe de l'escalier, mais elle trébucha sur la boîte qu'elle avait échappée et tomba malgré tout. Sa tête se fracassa contre le sol de ciment glacé; son corps, tordu par sa chute, fut animé par quelques secousses disgracieuses avant de s'immobiliser.

Elle était morte. Son cou était plié d'une manière étrange, et son sang commença lentement à dessiner une auréole tout autour de sa tête. Encore debout dans l'escalier, l'homme la regardait sans rien dire. Son visage n'exprimait rien du tout, mais il se mit tout à coup à cligner des yeux. Il semblait secoué par ce qu'il venait de faire, mais il se contenta de tourner le dos à sa victime et de remonter lentement l'escalier.

Avant que je n'aie le temps de comprendre ce qui se passait, ce que je venais de voir, et pourquoi je l'avais vu, la scène changea tout d'un coup, comme si quelqu'un venait de choisir un nouveau poste sur une gigantesque télévision dont l'écran se trouvait juste devant moi, tout autour de moi.

Cette fois, je me trouvais dans la cuisine, dans la cuisine de la maison sanglante, sans aucun doute. Je m'y trouvais, mais je ne m'y trouvais pas. Je croyais avoir compris que la maison, ou la présence qui m'avait amenée jusque dans la chambre froide, avait décidé de me montrer le meurtre dans l'escalier, puis, maintenant, la cuisine... Il n'y avait personne pour le moment, mais j'entendais une conversation animée qui semblait provenir d'une des chambres. Bientôt, un couple fit irruption

dans la cuisine en se disputant. Ils s'arrêtèrent près de la table, et ne me virent pas, bien entendu. Je n'étais qu'un témoin impuissant, comme si la mémoire de la maison sanglante était devenue une série de films dans lesquels elle avait l'intention de m'immerger, mais sans que j'aie aucun rôle à y jouer.

Je voyais des scènes du passé de la maison sanglante... Et pas n'importe quelles scènes. L'homme et la femme criaient, se lançaient des insultes ignobles, des menaces terribles. Il était impossible que cette dispute se termine bien. Je me souvenais trop bien de ce que mes parents m'avaient raconté. Au cours des années, tous les jeunes couples qui sont restés plus de quelques semaines dans la maison sanglante l'ont quittée de manière dramatique; l'un des deux partenaires étendu sur une civière, et l'autre, assis à l'arrière d'une voiture de police.

L'homme gifla la femme, qui se remit à hurler de plus belle. Il la frappa une deuxième fois, laissant une marque rouge vif sur sa joue.

Je ne voulais pas voir ce qui allait arriver, mais je n'avais pas d'autre choix. Il m'était impossible de fuir, impossible de crier, impossible de fermer les yeux.

La femme tenta de frapper l'homme à son tour, d'un geste maladroit, mais il retint son poing et la repoussa avec mépris. Le téléphone cellulaire de l'homme, qui devait se trouver dans une poche arrière de son pantalon, tomba alors au sol. L'homme haussa les sourcils, puis se pencha pour ramasser l'objet. La femme profita de ce moment d'inattention pour s'emparer d'une des quatre chaises massives de la table.

Elle s'en servit pour frapper la tête de l'homme avec force. Celui-ci, surpris, tomba à genoux en gémissant. La femme s'apprêtait à le frapper une deuxième fois. Il tenta de se protéger le visage avec ses mains. Quelque chose craqua, et je ne savais pas s'il s'agissait du bois de la chaise ou des doigts de l'homme. Il essaya de se relever, mais la femme le frappa une troisième fois en poussant des cris déments. L'homme, sonné, tomba sur le dos tandis que de larges gouttes de sang glissaient sur son front et dans ses mains. Il était inconscient.

La femme resta immobile pendant un trop bref instant, haletante et incertaine. Elle s'approcha ensuite de sa victime, inséra une des pattes de

la chaise dans sa bouche ouverte, puis posa la chaise au sol et s'empressa de s'asseoir dessus. Tandis que le corps de l'homme était secoué de violentes convulsions, elle ramassa le téléphone qui était tombé près de son épaule. Elle caressa doucement l'écran de l'appareil, qui s'était fissuré, puis composa un numéro. Un sourire déplacé déforma ses lèvres alors qu'elle alerta les autorités qu'elle était en train de tuer son fiancé.

J'étais horrifiée, et incapable d'en voir davantage. Malheureusement, la présence qui me montrait ces images, peu importe ce qu'elle était en réalité, avait d'autres plans. La scène changea brusquement une nouvelle fois. J'étais juste à côté d'une femme blonde qui faisait face à un bureau. Nous nous trouvions dans une des chambres de la maison sanglante. Un stylo élégant à la main, elle était en train d'écrire quelque chose sur une feuille de papier. Je tendis l'oreille, inquiète. Quelqu'un semblait être en train d'écouter la télévision dans le salon de la maison. La femme déposa son stylo, puis se mit à relire ce qu'elle venait de terminer d'écrire. Les traits de son visage étaient las et tirés, comme si elle n'avait pas dormi depuis longtemps. J'étais toujours incapable de bouger, mais ma position me permettait de lire la lettre. À l'aide d'une écriture qui tremblait un peu, la femme révélait que son mari abusait souvent d'elle, et qu'elle avait peur qu'il finisse par l'attaquer et par la tuer. Je refusais d'assister à un autre meurtre. Pour le moment, tout semblait calme dans la maison, sauf pour le son étouffé d'un quelconque film.

La femme hocha la tête d'un air satisfait, puis sortit de la chambre en laissant sa lettre sur le bureau. La scène changea une nouvelle fois. J'étais maintenant dans la salle de bain, et la femme blonde y entra. Elle prit un mouchoir dans une boîte posée sur le comptoir et se moucha. Sur le comptoir, de l'autre côté du lavabo, il y avait un verre avec deux brosses à dents, un tube de pâte à dents à peine entamé, une bonbonne de mousse à raser, et un de ces rasoirs élégants, dont la lame affilée se replie dans un manche légèrement recourbé. La femme s'empara délicatement du rasoir en se servant de son mouchoir, comme... comme si elle voulait éviter de laisser ses empreintes digitales sur le manche de l'objet. D'un geste sûr, en se regardant dans les yeux dans le miroir qui lui faisait face, elle se trancha la gorge. Ses genoux cédèrent et sa tête percuta le rebord du

comptoir tandis que son corps s'affaissait mollement sur le sol déjà tacheté de rouge.

Au bout de quelques secondes, un homme entra en courant dans la salle de bain, alerté par le bruit. Les yeux écarquillés, il se mit à crier, exprimant ainsi l'horreur et l'incompréhension que j'aurais voulu pouvoir exprimer moi-même.

La scène changea une nouvelle fois, puis encore, et encore. J'étais témoin de toutes les atrocités qui avaient été commises dans la maison sanglante au cours des années. J'assistais à de nouveaux meurtres, puis je revoyais les mêmes, sous des angles différents, sans pouvoir intervenir, sans même pouvoir fermer les yeux.

La voix recommença à répéter mon nom, inlassablement. La maison sanglante essayait-elle de me faire comprendre quelque chose? La présence qui s'était emparée de moi tentait-elle de me parler? Je ne comprenais rien, et je ne voulais rien comprendre. Je voulais seulement que tout s'arrête.

Les meurtres continuaient, se répétaient. Les visages des différentes victimes et de leurs bourreaux semblaient même se mélanger sous mon regard. Le tout se poursuivit jusqu'à ce que j'aie l'impression qu'il n'existait plus rien d'autre que ces visages fous ou suppliants, et tout ce sang versé de manière absurde, horrible, terrifiante.

Puis, comme si le soleil se levait pour mettre fin à une nuit qui aurait décidé de durer des semaines, une proposition apparut lentement dans ma tête. La maison attendait quelque chose de moi, voulait que je fasse quelque chose pour elle. Sans vraiment savoir ce que je devais faire, j'ai accepté. En échange de ma liberté, je me suis résignée à accepter de jouer le rôle que la maison sanglante avait préparé pour moi.

J'ai soudainement eu l'impression d'étouffer, mes poumons semblant se remplir d'air pour la première fois depuis longtemps. Un visage souriant se trouvait juste devant moi. J'ai vite compris que je me tenais face à un miroir, le miroir de la salle de bain de la maison sanglante. Le seul problème était que le visage que me montrait le miroir n'était pas le mien. Je voyais par les yeux d'une jeune femme aux cheveux roux qui ondulaient jusqu'à ses épaules. Oui, je voyais par ses yeux, comme si

j'étais cachée dans sa tête, comme si je partageais son corps. J'avais vaguement l'impression de la connaître.

Elle ignorait certainement ma présence. Elle replaça une mèche de cheveux derrière son oreille, puis baissa les yeux et vida le contenu d'un verre de plastique blanc dans le lavabo. Elle rinça le verre, puis le remplit d'eau et sortit de la salle de bain en éteignant la lumière derrière elle. Elle marcha vers le salon d'un pas léger. La pièce était baignée de soleil, et si quelques boîtes de carton étaient entassées près du mur du fond, un sofa d'allure confortable, une bibliothèque et un meuble avec une télévision étaient installés. La femme se dirigea jusqu'à un chevalet placé juste à côté d'une des fenêtres. Elle posa le verre rempli d'eau sur le rebord de son chevalet, et prit un pinceau ainsi qu'une palette d'artiste sur laquelle l'attendaient des taches de peinture bleue, verte, orangée et jaune. La toile qu'elle était en train de peindre était plutôt large, et représentait des tournesols dans un vase posé sur le coin d'une table. J'étais fascinée. Je suivais attentivement chacun de ses gestes, qui étaient devenus les miens. Son pinceau tapotait la surface de la toile tout en douceur, ou traçait de longues lignes courbes. Après toutes les scènes horribles auxquelles j'avais été soumise, j'avais maintenant droit à un moment de calme et de sérénité. Un moment de repos.

Puis, j'entendis une porte s'ouvrir et se refermer en claquant. Quelqu'un venait d'entrer. La sérénité me quitta d'un coup. Allais-je assister à un nouveau meurtre? Puisque j'habitais le corps de la jeune femme rousse comme un parasite, cette fois, j'allais certainement être la victime plutôt que le témoin.

- Chérie, j'suis là! cria la voix d'un homme.

La femme ne répondit pas, et se contenta de commencer à nettoyer ses pinceaux dans le verre d'eau. Elle tourna la tête pour saluer l'homme qui venait d'entrer dans le salon. Plutôt grand, il portait une chemise blanche impeccable et une cravate bleu ciel. Les traits de son visage affichaient de la colère, de l'impatience et du dédain.

- Encore en train de peindre? Pendant que j'travaille pour payer cette maison-là, toi tu perds ton temps! Ces boîtes-là vont pas se défaire toutes seules, tu sais... Et le souper va pas se préparer tout seul non plus.

Il tourna les talons et s'éloigna en direction du corridor qui menait à la salle de bain. La femme se contenta de pousser un soupir. Elle ne paraissait pas surprise ou déstabilisée par le comportement de son conjoint. Elle agita lentement un des pinceaux dans l'eau colorée, puis délaissa ses outils de travail et se rendit à la cuisine. La sérénité l'avait quittée, elle aussi. Au moment où son conjoint était entré, une sorte de nœud désagréable avait commencé à se serrer dans sa poitrine. Un nœud fait de tristesse, de rancœur et de résignation.

Elle se lava les mains, puis commença à préparer le repas. Elle coupa des légumes pour en faire une salade, puis elle sortit deux poitrines de poulet du frigo et les trancha en lanières. L'homme revint dans la cuisine et, sans porter attention à sa conjointe, il sortit son téléphone de sa poche et composa un numéro. Sa conversation avec un homme qui devait être un collègue de travail remplit toute la pièce. Il parlait fort, en émettant de temps à autre un rire gras qui, à chaque fois, resserrait un peu le nœud qui obstruait la poitrine de mon hôte. Elle finit même par serrer les dents.

Lorsque sa conversation fut terminée, l'homme rangea son téléphone et s'assit à la table, de manière à bien voir l'écran de la télévision qui se trouvait dans le salon. La télécommande était posée devant lui sur la table. Il alluma l'appareil et se mit à tester les chaînes l'une à la suite de l'autre, sérieux et concentré.

La femme badigeonna les lanières de poulet avec de la sauce barbecue, puis commença à les faire griller dans une poêle. Elle se lava les mains une deuxième fois, puis entreprit de mettre la table. Elle déposa un napperon, un verre et des ustensiles devant l'homme, qui continuait à scruter l'écran de la télévision comme s'il y cherchait des réponses au mystère de la création de l'univers. Elle répéta ses gestes pour s'installer à côté de lui. Elle revint ensuite au four, retourna les lanières de poulet à l'aide d'une fourchette, puis s'adossa au comptoir et croisa ses bras sur sa poitrine. Son regard se fixa sur le dos de son conjoint.

Je me demandais à quoi elle pensait. J'espérais qu'elle était en train de se questionner et de se dire qu'elle méritait mieux que de partager la vie d'un homme qui lui inspirait autant de tristesse et d'inconfort par sa seule présence. J'aurais aimé en savoir plus sur elle, sur lui, sur leur relation, et

sur les réflexions qui se déroulaient dans sa tête. J'aurais aimé, peut-être, pouvoir participer à ces réflexions. Mais une fois de plus, je n'étais qu'un témoin impuissant. Je ne pouvais certainement pas intervenir dans cette scène...

La femme retint alors son souffle, comme sous l'effet de la surprise. Elle frotta son visage avec ses mains, puis resta troublée. Je fus prise d'un doute. Pouvait-elle sentir ma présence?

Puisque je partageais son corps avec elle, pouvais-je le contrôler moi aussi? Était-ce ce que la maison attendait de moi? Je décidai d'essayer. Je tournai lentement la tête, sa tête; notre tête. Nos yeux se posèrent sur le long couteau qui avait servi à trancher les lanières de poulet. Il était posé sur le comptoir, tout près. Nos yeux revinrent sur le dos de l'homme.

Non. Non... Non! Je savais ce que la maison sanglante voulait que je fasse. Je savais ce qu'elle attendait de moi, et je refusais de le faire. Toujours troublée, la femme secoua la tête comme pour en chasser une idée désagréable. J'aurais aimé pouvoir lui parler, lui dire que je ne lui voulais aucun mal, et que je ne lui voulais aucun mal, à lui. J'aurais aimé pouvoir lui expliquer que je ne savais pas pourquoi ni comment j'étais entrée dans sa tête, mais que j'étais là, j'étais bien là... Je ne pouvais pas lui parler. Mes pensées restaient miennes, et je n'avais pas accès aux siennes non plus. Je ne pouvais que ressentir son trouble, son dégoût, sa résignation.

Elle frotta son visage une nouvelle fois, poussa un soupir, puis déposa la salade qu'elle avait préparée sur la table. Elle ouvrit le frigo, sortit une bouteille de boisson gazeuse, et la plaça devant l'homme. Elle prit son propre verre sur la table, se rendit à l'évier pour le remplir d'eau froide, et en but une longue gorgée.

- Ça commence à sentir le brûlé, commenta l'homme d'une voix sèche, sans détourner son regard de la télévision.

Elle sursauta et laissa presque tomber son verre sur le comptoir. Elle se précipita vers le four. Les lanières de poulet, caramélisées dans leur sauce, étaient collées au fond de la poêle. Elle ferma le rond du four, prit une spatule, et décolla les morceaux de viande. Elle en déposa plus de la moitié dans l'assiette de son conjoint, et mit le reste dans son assiette. Elle

remplit la poêle sale d'eau, puis la laissa au fond de l'évier. Enfin, elle s'assit, et commença à manger. Elle attendit que l'homme se serve une bonne portion de salade avant de s'en servir.

Aucun d'eux ne parla pendant le repas. Il continuait à changer les chaînes de la télévision, et elle fixait son assiette en ruminant sans aucun doute des idées sombres. Lorsqu'il eut fini de manger, il repoussa son assiette puis se leva en reculant bruyamment sa chaise.

- Dégueulasse, comme d'habitude, dit-il froidement. Il faudrait que je fasse livrer de la bouffe chaque soir, ça serait la seule manière de manger quelque chose de comestible, avec toi.

Elle se figea et retint son souffle, comme si c'était pour elle une manière de lever un bouclier pour se protéger des commentaires de son conjoint. Sans même la regarder, il commença à s'éloigner, mais son téléphone se mit à sonner. Il se rassit sur sa chaise en portant l'appareil à son oreille.

Elle déposa sa fourchette. Elle n'avait presque rien mangé. Elle termina son verre d'eau, puis se leva, ramassa l'assiette de son conjoint, et la déposa sur le comptoir près de l'évier. Elle commença à nettoyer la poêle avec une brosse et de l'eau savonneuse. Ses yeux, nos yeux, revenaient de temps à autre sur le couteau...

La maison sanglante voulait que je le tue. Peut-être voulait-elle, en vérité, que j'aide la femme à se débarrasser de lui. Il me semblait même qu'elle avait envie de le faire, mais qu'elle n'oserait certainement pas. Elle délaissa la poêle sale et, d'une main tremblante, s'empara du couteau. Elle le plongea dans l'eau savonneuse, le lava, le sécha, puis alla le déposer dans un tiroir en marchant d'un pas rapide, mais un peu chancelant. Elle n'oserait pas. Elle revint à l'évier en évitant de poser son regard tourmenté sur celui qui la tourmentait autant.

Il parlait fort, riait, et nous frottions la poêle avec de plus en plus de force et d'obstination. Sa conversation téléphonique se termina enfin, il rangea son téléphone, et garda silence pendant un moment. Je sentais ses yeux qui détaillaient les cheveux, le dos, la silhouette de sa conjointe.

- Tu passeras l'aspirateur quand tu auras fini, ordonna-t-il. Le plancher est sale, ça m'écoeure. Tu ne fais jamais rien d'utile ici!

Je décidai alors d'obéir à la maison sanglante. Je savais que je n'avais pas d'autre choix, et j'avais même, je dois l'avouer, envie de le faire.

Il fit un pas dans notre direction, avec l'intention de s'assurer qu'elle avait bien compris ses directives. Mes mains se refermèrent sur la poignée de la poêle et je me retournai vivement pour le frapper au visage. Il poussa une sorte de glapissement de surprise. Je le frappai encore, et encore; c'était maintenant la seule action qui avait du sens. La femme n'essayait pas de me retenir, emportée et encouragée par ma rage. La poêle s'abattait coup après coup sur son visage stupéfait et sur ses bras, avec lesquels il tentait de se protéger. Des gerbes de sang se mêlaient à des éclats d'eau souillée et de mousse de savon. Il tenta de s'enfuir en geignant comme un animal blessé, mais tituba et tomba lourdement en s'aplatissant le nez contre les tuiles du plancher.

Nous avons continué de frapper pendant longtemps. Puis, les mains endolories et les yeux pleins de larmes, nous nous sommes arrêtées. La poêle est tombée par terre avec un bruit sourd. La femme gardait les yeux au sol, et la tête basse. Elle ne semblait pas certaine d'être fière du nouveau tableau que nous venions de peindre ensemble. La maison sanglante, elle, était satisfaite.

J'ai ouvert les yeux, avec la certitude immédiate d'être de retour dans mon propre corps. Est-ce que j'avais imaginé tout ce qui venait de se passer? Plus aucune main ne s'agrippait à moi, et je ne sentais plus aucune présence malveillante. Je me suis retournée vivement, haletante, quand j'ai constaté que la porte de la chambre froide était en train de s'ouvrir d'elle-même, faisant du même coup apparaître un large rayon de lumière vive tout autour de moi. En retenant mon souffle, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Il n'y avait pas de sang sur les murs et les tablettes de la chambre froide. Je suis sortie de ma minuscule prison d'un pas incertain. J'avais la nausée, et j'avais l'impression que mon cœur battait dans ma tête plutôt que dans ma poitrine. Rien n'avait changé dans le sous-sol; les boîtes de carton étaient toujours là, et la même odeur écoeurante flottait dans l'air.

J'ai baissé les yeux sur mon pied. La tache bleu foncé qui le décorait avait doublé, peut-être même triplé de taille. J'avais en fait plusieurs

autres ecchymoses sur les deux jambes, ainsi que sur mes mains et sur mes bras, comme si quelqu'un m'avait frappée, comme si je m'étais débattue. Désorientée, je me suis dirigée vers l'escalier que j'ai monté lentement, en m'accrochant à la rampe aussi fermement que me le permettaient mes mains endolories. La porte de la cave était fermée. J'ai voulu frapper dans l'espoir que quelqu'un m'entende et vienne me libérer, mais je n'osais pas le faire. J'avais peur de faire du bruit, de rappeler ma présence à celle qui hantait la maison sanglante. Agissant presque de sa propre volonté, ma main a saisi la poignée de la porte, et l'a tournée. La porte s'est ouverte sans aucune résistance.

J'étais libre. Je n'étais toujours pas certaine de comprendre ce qui s'était passé dans le sous-sol, dans la chambre froide, mais j'étais maintenant certaine d'être libre. La maison me laissait partir.

À l'étage, tout était silencieux. Aucune lumière n'était allumée, et même si les fenêtres couvertes de rideaux fermés m'empêchaient de voir à l'extérieur, je savais que c'était la nuit. Les meubles étaient là; la table de la cuisine, le sofa, les boîtes de carton, la bibliothèque, la télévision. La toile avec les tournesols trônait dans le coin du salon, sinistre dans l'obscurité. Je me suis attardée dans la cuisine. J'avais besoin de savoir.

J'ai allumé une lumière. Il n'y avait plus de vaisselle sale ni sur la table, ni sur le comptoir ou dans l'évier. Tout avait été rangé. Le plancher, impeccable, dégageait une forte odeur chimique. Non... Il n'était pas tout à fait impeccable. Là où la tête de l'homme était posée, des taches foncées marquaient le coulis des tuiles de céramique. Des taches de sang.

Ce meurtre, comme tous ceux dont j'avais été témoin lors de mon étrange captivité, avait réellement eu lieu. La femme rousse avait-elle tué son conjoint? Non... C'était moi qui l'avais fait, moi qui avais commencé à le frapper. C'était moi, incitée par la présence malsaine qui habitait la maison sanglante. Les autres coupables étaient-ils vraiment coupables, ou avaient-ils plutôt été forcés d'agir, ou possédés par d'autres gens innocents manipulés par la maison?

Prise de vertige, je suis sortie de cet endroit horrible. Depuis combien de temps y avais-je été enfermée? Combien de temps? Mes parents, mes

amis, ma patronne et mes collègues de travail devaient se demander où j'étais passée. Mes parents...

Dehors, un ruban jaune interdisait à quiconque d'accéder à la maison. Un peu chancelante dans le lourd silence de la nuit, je l'ai enjambé. Des larmes brûlaient mes yeux lorsque j'ai frappé à la porte de la maison voisine, la maison de mes parents.

Les sorcières et le chasseur

Une dizaine de femmes marchaient l'une à la suite de l'autre. Pieds nus, vêtues de longues robes blanches, elles défilaient légèrement à travers les arbres de la forêt dense et ancienne. Le visage fier et serein de celle qui les guidait ne laissait deviner aucun âge précis. Elle avait le port majestueux d'une reine, ou peut-être d'une prêtresse païenne. Ses longs cheveux noirs dévalaient ses épaules et son dos, et ondulaient doucement au rythme de ses pas. Une couronne de fleurs rouges, roses et violettes ornait sa tête. Elle avançait sans la moindre hésitation, comme si les feuilles des arbres aux troncs noueux, la mousse compacte et odorante qui couvrait le sol, et le chant des oiseaux et des écureuils lui indiquaient le chemin à suivre. Les autres la suivaient sans dire un mot. Le même sourire paisible et confiant s'accrochait à leurs lèvres.

Non loin de là, vêtu de noir telle une ombre malveillante, un homme les observait. Assis bien droit sur sa monture, il faisait une courte pause, attendant qu'elles s'éloignent un peu avant de se remettre en route. Les femmes s'enfonçaient dans la forêt en zigzaguant entre les arbres, mais pour sa part, il devait tenter de suivre un sentier mal entretenu.

Les femmes continuèrent leur marche pendant un long moment, avant de s'arrêter devant une rivière. Le courant était fort, et plusieurs rochers déchiraient la surface de l'eau en y laissant de longs traits blancs aux contours irréguliers. Les femmes se tinrent par la main et, d'une même voix cristalline, commencèrent à chanter.

L'homme les observait toujours. Il attendait le bon moment pour agir. Même s'il se considérait comme le meilleur chasseur de sorcières de la région, il y avait déjà beaucoup trop longtemps qu'il essayait d'éliminer celles-ci. Il savait qu'il lui suffisait d'abattre leur grande prêtresse, de l'atteindre en plein cœur, pour que toutes ses jeunes sœurs perdent leurs pouvoirs et se retrouvent prises au dépourvu. Tirer maintenant, alors qu'elles avaient le dos tourné, serait facile, mais il préférait attendre. Il espérait qu'elles le mèneraient enfin jusqu'à leur repaire, où il pourrait récupérer et détruire leurs grimoires et leurs autres objets magiques afin de s'assurer qu'ils ne tomberaient jamais entre d'autres mains. Pour que

sa quête soit complète, il lui fallait être patient. Sa monture grondait d'impatience, mais lui, il savait qu'il devait attendre, et surtout, être prudent.

La rivière avait ralenti sa course. Les femmes glissèrent leurs pieds nus dans l'eau limpide, puis traversèrent lentement de l'autre côté. Là, elles cessèrent de chanter et reprirent leur marche à travers les arbres.

L'homme savait que le sentier qu'il suivait menait à un pont qui se trouvait un peu plus loin sur sa gauche. S'il se rendait jusqu'au pont, cependant, il risquait de perdre ses cibles de vue. Il hésita un bref instant, puis traversa maladroitement la rivière, dont le courant reprenait peu à peu son débit normal. Une fois de l'autre côté, il essaya de retrouver le sentier, mais en vain. Il eut l'impression de tourner en rond pendant un moment, puis il dut se résoudre à essayer de guider sa monture entre les arbres. Malheureusement pour lui, les sorcières étaient déjà loin. Il les chercha, alerte, à l'affût de la moindre tache blanche au milieu des différents tons de vert et de brun ocre de la forêt

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand il les retrouva enfin. Elles se tenaient en cercle au centre d'une petite clairière qui s'ouvrait sur le sommet d'une colline. Pour éviter que le bruit produit par sa monture ne trahisse sa présence, il s'immobilisa à une bonne distance d'elles, puis tendit l'oreille. Elles levèrent leurs bras vers le ciel et se remirent à chanter. Leur chant, différent du précédent, avait des accents graves et secs qui lui apportaient quelque chose de sinistre.

L'homme entendit bientôt un bruit sourd et répété qui semblait s'élever de la cime des arbres. On aurait pu croire que quelqu'un avait voulu suivre le rythme du chant des sorcières sur un tambour au son ignoble, mais s'était laissé emporter et frappait maintenant son instrument à une cadence terrifiante. Il leva la tête et tenta de comprendre d'où venait ce bruit, mais il n'y parvint pas. Un autre martèlement impossible se joignit au premier, puis un autre, et un autre encore. Il se sentait menacé par quelqu'un ou quelque chose qu'il ne pouvait pas voir.

Soudain, un oiseau énorme vint se poser sur une branche, à quelques pas de lui. Son plumage était entièrement noir, sauf pour une crête rouge vif qui se dressait au sommet de sa tête arborant un long bec pointu et

robuste. Une fois perché sur la branche, l'oiseau ne bougea plus. Il se contentait de fixer l'homme d'un regard attentif. Bientôt, un autre oiseau semblable au premier frôla la tête de l'homme avant d'aller s'agripper au tronc d'un arbre couvert de mousse sèche. Il lui jeta un regard, puis se mit à marteler le bois à l'aide de son bec. D'autres oiseaux se joignirent à eux, ajoutant de nouveaux rythmes discordants à la mélodie que les sorcières chantaient toujours.

Peu importe où l'homme regardait, il voyait des ailes noires, des crêtes rouges, de longs becs noirs qui creusaient les arbres à toute vitesse, faisant voler des éclats de bois. Il fut tenté de prendre son arme et de tirer sur un des volatiles, mais il ne voulait pas gaspiller ses munitions, ni révéler sa présence aux sorcières. D'autres oiseaux surgirent tout autour de lui, frôlant sa tête ou ses épaules, ajoutant ensuite leur touche personnelle au vacarme qui devenait de plus en plus insupportable. Pour éviter de se faire blesser par un ou plusieurs becs pointus, l'homme descendit rapidement de sa monture en se protégeant la tête avec ses mains, et finit par se coucher contre le sol en se bouchant les oreilles. Il ferma les yeux, terrifié malgré lui.

Lorsqu'il osa, après plusieurs minutes, ouvrir les yeux et se relever, il constata qu'un lourd silence s'était installé dans la forêt. Les sorcières avaient disparu! La plupart des oiseaux étaient repartis d'où ils étaient venus. Seulement cinq ou six d'entre eux étaient restés. Perchés sur des branches ou agrippés au tronc d'un arbre immense, ils se contentaient de regarder l'homme d'un air docile. Celui-ci secoua ses vêtements, comme pour se donner une contenance, puis se dépêcha de remonter en selle. Ignorant l'odeur d'essence qui flottait maintenant dans l'air, il se remit en route en commençant par atteindre la clairière où les sorcières se tenaient un instant auparavant.

Il s'arrêta au pied de la colline et regarda tout autour de lui, espérant pouvoir deviner dans quelle direction elles étaient parties. Deux des oiseaux vinrent se percher près de lui et se remirent à l'observer. L'homme poussa un grognement contrarié, choisit une direction au hasard et s'engagea entre les arbres, suivi par les oiseaux.

Il roulait rapidement, de plus en plus nerveux. Les oiseaux le suivaient toujours, le devançaient parfois, comme pour prétendre le guider entre les troncs immenses des arbres indifférents. Il avait perdu tous ses repères, et n'avait aucune idée de la distance qui pouvait le séparer du sentier, ni même de la rivière, où il pourrait certainement retrouver le pont qu'il avait omis d'emprunter quelques heures auparavant. La lumière du jour déclinait lentement, et l'homme avait du mal à contenir le mélange de panique et de frustration qui s'agitait en lui.

Tout à coup, sa motocyclette s'arrêta, puis refusa de démarrer à nouveau. Il descendit de sa monture et l'examina d'un œil critique. Le réservoir était percé de deux petits trous circulaires, desquels s'échappaient encore quelques gouttes d'essence. S'agissait-il de trous de balles? Non... C'étaient les oiseaux qui avaient percé ces trous avec leurs becs, il en était persuadé. Il avait d'abord refusé d'y penser, mais maintenant, il devait se rendre à l'évidence; ces oiseaux avaient agi sous l'influence des sorcières. Leur chant maléfique leur avait donné des ordres, les avait poussés à l'attaquer.

Un des deux oiseaux, qui étaient perchés sur une branche située au-dessus de sa tête, laissa échapper un cri rauque. L'homme lui répondit par un cri rageur, avant de lancer un bout de bois mort dans sa direction. L'oiseau, impassible, battit des ailes puis resta immobile. L'homme ferma les yeux puis prit quelques inspirations lentes. Il se dirigea ensuite à l'arrière de sa motocyclette, là où il gardait un récipient d'essence près de son sac et de son arme. Le récipient était percé, lui aussi, de plusieurs petits trous nets. Il ne contenait presque plus rien. L'homme parvint malgré tout à garder son calme, et décida qu'il n'avait pas d'autre choix que d'abandonner sa monture. Il pourrait toujours revenir la chercher plus tard, avec un nouveau récipient d'essence. Il leva les yeux vers le ciel voilé par les branchages des arbres, et tenta d'évaluer la position du soleil afin de s'orienter. Il prit sa carabine en bandoulière, puis saisit son sac, dont le fond était poisseux et empestait l'essence. Il s'enfonça dans la forêt, escorté par les deux oiseaux.

Il marcha pendant quelques heures, sans réussir à retrouver le sentier. La nuit était sur le point de tomber. Il s'arrêta, puis chercha sa lampe de

poche dans son sac. Il tenta de l'allumer, mais en vain. L'objet était lui aussi criblé de coups de becs, tout comme sa bouteille d'eau, dont le contenu s'était sans doute répandu dans le fond du sac depuis longtemps. Il ne lui restait comme provisions que quelques biscuits emballés dans un sac de plastique, biscuits ayant eux aussi souffert des assauts des oiseaux ensorcelés.

Il s'assit par terre, adossé contre un arbre, et garda sa carabine dans ses mains, presque serrée contre sa poitrine. Il était seul, perdu, loin de tout. La forêt fut bientôt plongée dans un noir total, et elle s'anima de divers bruissements, cris, hululements, et autres bruits inquiétants qui gardèrent l'homme bien éveillé. Il passa la nuit à craindre que les sorcières viennent l'attaquer, ou que les oiseaux aux longs becs, ou d'autres animaux fous envoyés par elles, viennent l'encercler.

Après avoir quitté la clairière où elles s'étaient rassemblées pour chanter, les sorcières se sont rapidement dirigées vers un endroit où elles avaient caché de la nourriture, des lanternes, et ce dont elles avaient besoin pour allumer du feu. Leur prêtresse toujours en tête, elles sont ensuite revenues sur leurs pas, en silence, en prenant soin d'éviter de s'approcher de celui qui les traquait.

Un peu avant que la nuit ne tombe, elles ont atteint la maison de leur prêtresse. Celle-ci est montée à l'étage pour se faire couler un bain chaud, infusé de pétales de roses, afin de se reposer. La plupart des autres sont restées à l'extérieur, sous les étoiles, à chanter autour d'un feu de camp pour célébrer le fait qu'encore une fois, elles avaient réussi à semer cet homme à l'air cruel et menaçant qui les espionnait souvent lorsqu'elles marchaient dans la forêt, sans qu'elles sachent pour quelle raison il s'intéressait autant à elles.

Vincent et les sirènes

Marie-Lisa avait les yeux rivés sur l'horloge depuis déjà au moins une demi-heure. Il n'y avait plus aucun client, et La Table de la Mer était sur le point de fermer. Antoine et Roseline étaient déjà partis, et Marianne, après un signe de la main, s'en alla elle aussi. Mais Marie-Lisa, elle, attendait Vincent.

Depuis que Vincent était arrivé à Port-d'Attaches, elle l'attendait, le cherchait, l'espérait. Elle avait eu le coup de foudre pour lui en le voyant entrer dans son restaurant pour la première fois, et elle avait immédiatement cherché à se rapprocher de lui. En quelques mois à peine, il avait bouleversé sa vie et ses habitudes. Mais Vincent, lui, attendait, cherchait et espérait des sirènes.

Marie-Lisa avait vite appris qu'il avait choisi d'emménager dans le paisible village côtier de Port-d'Attaches parce qu'il était persuadé que des sirènes avaient élu domicile tout près. Vincent était obsédé par les sirènes, et surtout, par l'idée de prouver au reste du monde qu'elles existaient réellement. Il parlait ouvertement de ses croyances et de ses trouvailles à qui voulait bien l'entendre, et semblait ne pas se soucier des moqueries qu'il suscitait au village.

Vincent était un homme solitaire, doux et rêveur. La seule chose qui pouvait attirer l'attention des gens sur lui, mis à part, selon Marie-Lisa, son physique élégant et son sourire franc et honnête, était son étrange obsession pour des femmes aquatiques imaginaires, et l'enthousiasme presque enfantin avec lequel il en parlait. Selon Beth, coiffeuse, tireuse de tarots, cliente régulière du restaurant et confidente occasionnelle de Marie-Lisa, Vincent était tombé amoureux d'une sirène qu'il avait vue dans un rêve, et il en avait perdu la tête, la cherchant inlassablement jusqu'à se convaincre lui-même de son existence. Mais Beth voyait des histoires d'amour impossible partout, sauf, semble-t-il, dans son propre avenir, ce qui l'incitait à se mêler encore davantage de celles des autres. Marie-Lisa ne croyait pas aux sirènes, et n'était pas certaine non plus de croire aux histoires d'amour impossible. Elle admirait Vincent parce qu'il était différent de tous les autres hommes du village, et également de tous

les autres hommes qu'elle avait déjà rencontrés. Il osait rêver et croire en ses rêves, même s'ils étaient complètement ridicules aux yeux des autres. Et surtout, il était passionné.

Depuis qu'elle avait quitté son métier de météorologue, qui ne la comblait plus depuis quelques années, et qu'elle avait emménagé à Port-d'Attaches pour reprendre le restaurant de son oncle décédé, Marie-Lisa n'avait plus que deux passions, deux occupations. Elle gérait La Table de la Mer, le seul restaurant du village, et elle peignait des nuages. Le ciel de bord de mer était toujours magnifique, et elle n'avait jamais ressenti l'envie de peindre autre chose que des cumulus, des altocumulus et des cirrus. Elle exposait fièrement ses oeuvres sur les murs de son restaurant. Les clients les commentaient parfois en disant qu'elle avait du potentiel en tant que peintre, mais qu'elle le gaspillait en peignant un sujet aussi répétitif et ordinaire. Après tout, s'ils voulaient voir des nuages, ils n'avaient qu'à regarder par les fenêtres qui perçaient les murs entre deux de ses toiles... Mais Marie-Lisa, tout comme Vincent, ne se préoccupait pas de l'opinion des autres. Et puis, se disait-elle, si elle n'avait que deux passions dans sa vie, elle en avait, en fin de compte, deux de plus que la plupart des habitants de Port-d'Attaches.

Malgré tout, elle était un peu lasse de sa routine quotidienne, et elle était reconnaissante de la présence de Vincent dans sa vie. Celui-ci venait régulièrement manger au restaurant, et lorsqu'elle n'était pas trop occupée, Marie-Lisa venait discuter avec lui des signes qu'il avait trouvés sur une plage, ou sur un rocher à demi submergé. Elle rêvait depuis longtemps d'avoir le privilège de partir à la chasse aux sirènes avec lui... Ce soir, elle allait enfin avoir cette chance!

L'aiguille des secondes fit un tour de plus sur l'horloge, et Vincent entra, exactement à l'heure où il avait dit à Marie-Lisa qu'il viendrait la chercher. Il lui sourit, et s'approcha d'elle d'un pas lent. Il avait revêtu un veston gris léger par-dessus sa chemise blanche, et il portait des pantalons noirs. Si ce n'était du gros sac en cuir brun qu'il portait en bandoulière, il aurait ressemblé à un homme d'affaires se préparant pour une réunion plutôt qu'à un aventurier. Car c'était ainsi que Marie-Lisa

envisageait sa soirée; une aventure, une expédition amusante avec l'homme qui la fascinait, mais qui, lui, n'avait de fascination que pour les sirènes.

- Tu es prête? lui demanda-t-il en guise de salutation.

- Je suis prête! Qu'as-tu mis là-dedans?

Vincent sourit de nouveau, puis baissa les yeux sur son sac.

- Mon appareil photo, mes carnets de notes, et quelques petites choses. C'est la première fois que quelqu'un vient avec moi! Nous allons nous éloigner de la falaise du phare en longeant la côte, et retourner sur une plage où j'ai déjà trouvé deux colliers faits par une sirène. Ça te va?

- C'est parfait! approuva Marie-Lisa avec un hochement de tête enthousiaste.

Le sac était d'une bonne taille, et il semblait lourd. Marie-Lisa s'attendait à ce qu'il contienne au moins une collation, mais puisque ce n'était pas le cas, elle se contenterait de souper chez elle au retour de l'expédition. Vincent lui avait déjà montré quelques-uns de ses carnets de notes, mais elle supposait qu'il en avait beaucoup plus, et qu'il avait dû tous les placer dans son sac pour une raison connue de lui seul.

Ils sortirent du restaurant et se dirigèrent vers le bord de l'eau, là où les attendait le canot pneumatique de Vincent. Comme elle le faisait chaque soir en sortant du travail, Marie-Lisa leva les yeux sur le ciel. La formation de cirrostratus qu'elle avait observée ce matin s'était déployée et voilait un magnifique coucher de soleil teinté de rose et d'orangé. Ces nuages n'annonçaient pas de précipitations, mais indiquaient que le temps allait bientôt changer. Marie-Lisa ne s'y attarda pas plus longtemps.

Elle avait souvent vu Vincent longer la côte dans son canot gonflable, mais c'était la première fois qu'elle s'approchait d'aussi près de la frêle embarcation. Vincent lui indiqua où s'asseoir, puis s'installa à son tour, et éloigna le canot de la plage à l'aide de ses rames. Elle lui avait déjà demandé pour quelle raison son embarcation n'était pas munie d'un moteur, et il avait répondu que les sirènes étaient effrayées par leur bruit et que, bien sûr, elles n'approuvaient pas la pollution de leur habitat. Il se mit donc à ramer en direction de la falaise, tandis que sa passagère

jubilait. Afin d'engager la conversation, elle lui demanda à quoi ressemblaient les deux colliers qu'il avait trouvés. Il lui répondit avec enthousiasme qu'ils avaient été fabriqués avec de jolis petits coquillages fins, et qu'il n'en avait jamais vu de semblables sur aucune plage des environs. Pour Marie-Lisa, cela signifiait que les colliers avaient forcément été achetés ailleurs qu'à Port-d'Attaches, et que leur propriétaire les avait perdus lors d'une baignade. Pour Vincent, il s'agissait d'une preuve que les bijoux avaient été confectionnés par une sirène qui avait trouvé ces petits coquillages loin d'ici, dans une magnifique grotte sous-marine, peut-être.

Malgré leurs différences d'opinions, ils continuèrent à discuter, des sirènes, surtout, mais aussi de différents sujets. Lorsqu'ils dépassèrent la falaise, Marie-Lisa leva la tête et reconnut la silhouette de Marianne assise près du phare. La jeune fille solitaire s'y rendait souvent en sortant du restaurant, et admirait la mer pendant des heures. Marie-Lisa lui envoya un signe de la main, et Marianne fit de même.

Leur expédition se poursuivit sans aucun problème, jusqu'à ce que le vent se lève. Vincent dut alors se mettre à lutter contre des vagues de plus en plus féroces qui tentaient de les entraîner vers le large. Marie-Lisa lui proposa de l'aider à ramer, mais l'embarcation n'avait que deux rames, et Vincent insista pour en garder le contrôle.

- Je suis navré, Marie-Lisa, dit-il enfin d'un ton embarrassé, mais d'une voix assez forte pour ne pas se faire couvrir par le bruit du vent. Je ne pensais pas que le temps tournerait comme ça! Préfères-tu que j'essaie de te ramener au village?

- C'est ridicule! s'opposa Marie-Lisa. La plage là-bas, c'est là qu'on va?

- Oui, approuva Vincent.

- On y est presque! Je n'ai pas peur des vagues... Je veux bien t'aider à ramer, mais je ne veux pas rentrer tout de suite!

Pour toute réponse, Vincent lui sourit, puis continua de ramer avec ardeur. Malgré ses efforts, les vagues les entraînèrent de plus en plus loin de leur destination, et de plus en plus près d'un groupe de rochers qui laissaient entrevoir leurs têtes noires. Le canot pneumatique semblait de plus en plus instable. Marie-Lisa s'accrochait aux rebords de

l'embarcation tandis que le vent sifflait avec obstination. Puis, une vague gigantesque projeta le canot contre un des rochers immergés. Le canot se plia, Marie-Lisa perdit l'équilibre et, avant même qu'elle réalise ce qui était en train de se passer, elle se retrouva aspirée par les eaux agitées pendant que Vincent hurlait de surprise et d'effroi.

C'est alors que, telle une divinité en colère apaisée par le sacrifice offert par ses fidèles, la mer se calma. Le vent se tut, et les vagues retrouvèrent leur attitude docile. La tête de Marie-Lisa émergea de l'eau, et elle ramena ses cheveux en arrière d'une main. Sans attendre, Vincent se pencha dans le but d'agripper son bras et de la ramener à bord. Elle le repoussa doucement avec un sourire radieux.

- Je suis déjà trempée, Vincent! dit-elle en posant plutôt ses mains sur le rebord du canot. L'eau n'est pas froide, et je sais nager... Laisse-moi apprécier la baignade!

Vincent, stupéfait, ne répondit pas.

- Profitons de l'accalmie pour rejoindre la plage, proposa Marie-Lisa.

Vincent n'arrivait toujours pas à parler. Elle se dirigea à la proue du canot, agrippa la corde qui y était attachée, et entreprit de nager en tirant l'embarcation derrière elle. Vincent comprit, et se remit à ramer, sans détourner son regard d'elle. Ils atteignirent rapidement la plage, juste avant que le vent ne se fasse entendre à nouveau.

Marie-Lisa s'assit sur le sable rocailleux afin de reprendre son souffle. Elle enleva ses chaussures, puis essora ses longs cheveux bruns.

- Je suis tellement désolé! lui dit Vincent, confus. Tu... Tu vas bien?

Elle lui sourit, puis enleva la chemise qu'elle portait par-dessus sa camisole verte.

- Je vais bien, Vincent! Je ne suis pas blessée... Je suis simplement mouillée! Tu n'as pas à être désolé, c'était un accident... Je t'assure que je vais bien!

Vincent s'approcha, et s'assit près d'elle.

- Laisse-moi un moment pour me reposer et essayer de me sécher un peu, lui dit-elle, et ensuite nous pourrons marcher et chercher des signes!

Vincent garda silence. Il la regarda comme s'il la voyait pour la toute première fois. Marie-Lisa essora sa chemise, puis son regard croisa celui de Vincent. Elle s'immobilisa. Un moment passa.

- Nous pouvons marcher un peu ensemble sur la plage, dit enfin Vincent, mais je crois que nous n'y trouverons rien d'intéressant... J'ai déjà toutes les preuves qu'il me fallait que les sirènes existent.

L'aiguille des secondes fit un tour de plus sur l'horloge, et Vincent entra dans le restaurant avec seulement deux minutes de retard. Marie-Lisa poussa un soupir, et sortit de ses rêveries.

Extrait du roman *Le Parfum du Vent*

J'arrive à éviter de peu le toit d'une maison. Ma queue percute violemment un mur, projetant autour de nous une pluie de débris, et je m'écrase bruyamment sur le sol boueux. L'homme est toujours accroché à mon cou. Je relève la tête pour découvrir que plusieurs humains effrayés me regardent de loin. J'appelle l'homme, mais il ne me répond pas. Il doit être blessé ou inconscient. Je suis moi-même en mauvais état, mais je ne veux pas m'attarder ici. J'arrive à me lever, je veux quitter cette ville. Je marche, mais mon corps entier me fait souffrir. Tous les humains que je rencontre s'écartent sur mon passage.

Soudain, j'aperçois devant moi un mur, le mur extérieur de la ville. Je sais que je suis déjà passé par là. Ce mur est suffisamment haut pour empêcher un humain de traverser de l'autre côté. Il s'avère également trop haut pour qu'un dragon meurtri n'arrive à le franchir au vol. Je suis soudainement pris de panique, mais je me ravise aussitôt. Pourquoi se presser? De quoi avoir peur? Les hommes qui nous pourchassaient sont sans doute loin derrière. Il m'est d'ailleurs impossible de savoir s'ils sont descendus de la colline ou s'ils ont abandonné la poursuite. Quant aux habitants de la ville, il n'y a rien à craindre d'eux; ils ont déserté les rues environnantes, pris de terreur en m'apercevant. Je peux donc prendre mon temps, anticipant avec joie le moment où je pourrai enfin sortir de cette ville. Je vais marcher en longeant le mur, ce qui devrait me mener à la porte... et à la liberté.

Je pense alors à l'homme, toujours inanimé, mollement accroché sur mon dos. Il serait sans doute fier de constater que je suis capable de faire preuve de logique et que je sais maintenant ce qu'est une porte! Une pensée me frappe soudain; peut-être n'est-il pas seulement inconscient, peut-être est-il... Je verrai cela plus tard lorsque je serai hors d'ici. Pour l'instant, je me contente de marcher plus rapidement.

Au bout d'un moment de marche, je trouve la sortie, la porte... Elle est ouverte. Je me tiens face aux deux hauts piliers de bois et je vois la forêt au loin. La forêt... Mon coeur se serre. Je revois alors cette terrible nuit. Je la revois, elle, s'avançant vers cette même porte ouverte, vers ces mêmes

piliers de bois... Je la suis, j'ai besoin de savoir. Elle ignore que je suis derrière elle, elle ignore que je l'ai suivie, mais elle presse tout de même le pas. Je m'attends au pire, mais je ne m'arrête pas, je n'hésite pas, je poursuis, je ne vois qu'elle. Sa silhouette disparaît derrière les murs de la ville. Je ne veux pas la perdre de vue, je m'élançai silencieusement et survole les bâtiments. Je l'aperçois difficilement, son image frêle déambule rapidement parmi les ombres. Je la perds...

Je reviens alors dans le présent. Les environs sont déserts, le soleil brille, il n'y a que moi, le souvenir de sa présence, et la forêt qui semble m'appeler. Je n'ai aucune envie de m'attarder ici plus longtemps. J'ai besoin de repos, de reprendre des forces. J'ai besoin de pouvoir m'envoler à nouveau, loin d'ici, peut-être. J'irai passer quelques jours dans la clairière, notre clairière. Je dois m'y rendre en marchant, mes ailes sont si lourdes. Notre clairière... Peut-être y sera-t-elle, m'attendant patiemment, assise près du vieil arbre comme lorsque je rentrais d'une longue chasse...

Je m'enfonce doucement dans la forêt, je connais le chemin. Je sais qu'elle n'y sera pas, mais je garde malgré tout l'espoir de la voir, un espoir ridicule. J'arrive dans la clairière. Vision familière. Elle n'y est pas. Aucun animal, aucun oiseau, aucun son, aucun mouvement. L'air est chargé de souvenirs, et les arbres semblent pleurer son absence de chacune de leurs feuilles. Je m'étends près du vieil arbre, là où j'avais l'habitude de dormir. Lorsque le vent soufflait très fort entre les branches, qu'il pleuvait ou qu'il faisait froid, elle trouvait refuge sous l'une de mes ailes étendues et dormait paisiblement jusqu'à ce que le soleil et le chant des oiseaux la réveillent. Je ferme les yeux. Comme j'aimerais pouvoir m'endormir...

Pendant un long moment, je ne pense à rien, je garde les yeux clos, je ne bouge pas. L'une de mes pattes me fait souffrir. J'ouvre les yeux pour découvrir qu'elle saigne abondamment. Elle a probablement été touchée d'une flèche...

L'homme! Je l'avais complètement oublié. Je dois savoir s'il est encore en vie. Il paraît inconscient. Je ne sais pas si j'arriverai à le décrocher de mon dos sans le blesser. Je ne peux tout de même pas attendre qu'il descende par lui-même! Et s'il est mort... Je refuse de me balader plus

longtemps avec un humain mort sur le dos! Je n'ai guère le choix; dans un effort douloureux, je me dresse sur mes pattes arrière et secoue mon corps. L'homme tombe brusquement sur le sol jonché de feuilles mortes. Je vois des plaques de sang séché sur son visage et sur son cou, mais il ne me semble pas être gravement blessé. Je reste là à le regarder, ne sachant trop que faire. Je l'entends respirer, et cela me suffit pour me convaincre que sa vie n'est pas en danger. Je pose ma tête sur le sol et j'étends doucement une aile au-dessus de son corps inerte. J'attends la nuit, j'attends le sommeil.

Les yeux fermés, je ne tarde pas à voir la ville apparaître devant moi. Je vole sans bruit, je regarde partout, je la cherche. Je la retrouve un instant, courant légèrement entre deux ombres, puis elle disparaît. Je perds un peu d'altitude. Je la retrouve à nouveau, sa silhouette frêle et ses longs cheveux emportés dans son élan projettent à leur tour une multitude d'ombres fluides, masquées tour à tour par des ombres plus massives et plus foncées. Je m'approche encore un peu plus du toit des bâtiments. Je la perds à nouveau. Je ne comprends pas ce qui se passe, je la sens déjà si loin de moi... Mais je refuse d'y croire. Je sais que je suis beaucoup trop près de la ville, des humains pourraient me voir... Cela m'est égal, tout m'est égal tant que je peux encore l'apercevoir. Je voudrais tant qu'elle revienne vers moi...

Extrait du roman *Le Goût de l'Eau*

J'ai volé longtemps, avec peine. Le vent est de plus en plus glacial, mais sec, et j'ai l'impression que mon corps tout entier réclame de l'eau. Je ne demanderai pas à Regor de partager avec moi son liquide de légumes. Je sais qu'il leur en reste peu, à peine suffisamment pour leurs besoins, et pas assez pour prétendre étancher ma soif.

Je vole de plus en plus lentement, et mes forces m'abandonnent peu à peu; mais je ne m'arrête pas. Le jour commence à décliner, et Regor ne m'a pas demandé de m'arrêter, pas une seule fois. Je crois qu'il sait dans quel état je me trouve, et il doit craindre qu'une fois au sol, je n'arrive plus à prendre mon envol, ni même à marcher. Il a peut-être raison. J'ai besoin de repos, mais j'ai surtout besoin de boire, et sans eau, il m'est inutile de me reposer.

- Dragon, vois-tu cet humain? me demande tout à coup mon ami.

J'observe attentivement le sol, et j'y repère la silhouette d'un humain.

- Oui, je le vois.

- Arrête-toi près de lui, m'ordonne-t-il.

- Pourquoi, Regor?

- Fais ce que je te dis.

Sans comprendre, j'obéis. Cet humain pourrait-il être Cera? Je perds de l'altitude, et je me pose près de lui. L'homme qui se trouve là est assis dans l'herbe sèche, immobile, et sa tête, couverte par un ample bout de tissu, est penchée sur un gros sac qu'il serre contre sa poitrine. Regor descend, et s'approche de lui.

Elle rejoint le sol à son tour, mais reste blottie près de moi, et contemple la silhouette immobile sans rien dire. Je crois comprendre l'inquiétude qui l'habite. Que fait cet homme ici, seul, loin de tout? Pourquoi ne bouge-t-il pas? Et surtout, pourquoi dissimule-t-il son visage?

Regor s'approche davantage, et touche son épaule. L'homme ne bouge toujours pas. Mon ami agrippe ensuite son sac, et le tire vers lui d'un coup sec. L'homme tombe mollement face contre terre, et ne se relève pas.

- C'est bien ce que je croyais, annonce Regor. Il est mort... Un voyageur, mort de soif, peut-être... Je serais surpris de trouver de l'eau quelque part dans ce sac.

Il revient vers nous, s'arrête devant moi, et me regarde d'un air grave.

- Nourris-toi, me dit-il.

Il se détourne ensuite de moi en traînant le sac, et part s'asseoir un peu plus loin avec elle pour en découvrir le contenu. Je m'approche du cadavre. Si ce pauvre homme est réellement mort de soif, j'espère que son corps n'est pas complètement desséché. Je n'ai pas l'habitude de me nourrir d'humains, et je n'aime pas le faire, pour plusieurs raisons. Entre autres choses, leur viande n'est pas la plus savoureuse, et la plupart d'entre eux semblent avoir beaucoup plus d'os que de chair. Et puis il y a leurs vêtements, qui ne se mangent pas, et qui peuvent être difficiles à retirer; mais surtout, je sais qu'elle n'aime pas me voir dévorer ses semblables... Je n'aime pas me nourrir d'humains, mais parfois, je n'ai pas d'autres choix. Puisque celui-ci est déjà mort, et depuis quelques jours, je crois, son destin, de toute façon, est d'être mangé.

Je m'en occupe donc avant que les charognards et les insectes ne s'en chargent. Lorsque j'ai terminé, ma faim est apaisée, et ma soif me paraît moins cruelle. Regor jette un bref regard dégoûté dans ma direction, puis me crie:

- Dragon! Enterre-le, je t'en prie! Ce... Ses os méritent au moins une sépulture décente.

Après m'avoir incité à manger cet humain mort, Regor veut que je lui montre du respect. Je m'applique donc à essayer de creuser un trou, pour la première fois depuis cette nuit où, Regor et moi, nous avons permis aux esclaves enfermés à Rhennon de s'enfuir en passant sous le mur de la ville.

Le trou n'est pas profond, mais je crois que ce sera suffisant. J'y glisse les os brisés et les vêtements souillés de sang, et je les recouvre de terre. La nature les prendra.

Je reviens ensuite vers mes deux humains.

- Il n'y avait que des vêtements dans le sac, et quelques objets, mais rien qui soit digne d'intérêt, m'annonce Regor.

Ils ont retiré une bonne partie de ce qui se trouvait dans le gros sac de l'homme, et il paraît maintenant beaucoup plus léger. Je crois que Regor a l'intention de le garder.

- Es-tu prêt à repartir? me demande-t-il en me regardant d'un air sérieux.

- Je crois que oui, Regor. Nous n'avons pas vraiment le choix... Nous devons trouver la mer.

- Je crois qu'il va pleuvoir très bientôt, peut-être même avant que nous la trouvions, dit-il en se levant. Mais nous allons partir en marchant, pour le moment. J'ai besoin de me dégourdir les jambes, et je n'aime pas le vent froid qui s'est levé.

Nous poursuivons donc notre chemin, en marchant. Regor marche devant, et elle reste à côté de moi.

Présentation de l'auteure



Je m'appelle Myriam Plante.

D'habitude, quand je prends une photo pour un livre, pour mon blogue ou pour ma page Facebook, je fais des efforts pour avoir l'air photogénique.

Pour mon Mini Livre Gratuit, j'ai décidé de faire les choses différemment. Après tout, il est beaucoup plus simple, et souvent beaucoup plus amusant, d'avoir l'air fou que d'avoir l'air photogénique; et comme ce livre est gratuit, la

qualité douteuse de ma photo d'auteure ne peut pas vous faire regretter votre achat, n'est-ce pas?

Donc... Qui suis-je?

Je suis une artiste indépendante, et une auteure inconnue. Je travaille toujours sur plusieurs projets en même temps, parce que ça serait impossible pour moi de choisir une seule des choses que j'aime faire, et d'abandonner les autres.

Il y a toujours une, ou plusieurs histoires qui se déroulent dans ma tête. Des nouveaux personnages qui naissent, qui grandissent, qui évoluent, qui se débattent pour prendre plus de place que les autres. J'écris lentement, beaucoup trop lentement à leur goût.

Mon but, en tant qu'auteure, c'est d'écrire et de publier des livres dont je suis fière. C'est aussi d'essayer de rejoindre des gens avec mes histoires, dans l'espoir qu'ils en retireront quelque chose, que ça soit de l'inspiration, des idées nouvelles, des questions sans réponses, ou au moins, un peu de plaisir.

Ah oui, peut-être aussi que je veux devenir riche et célèbre, et dominer le monde... ou quelque chose comme ça.

Comment aider une auteure inconnue

Pour me supporter et m'encourager, vous pouvez:

- Visiter mon site internet
www.myriamplante.com
- Me suivre sur Facebook
www.facebook.com/MyriamPlanteArt
- Vous inscrire à ma liste de diffusion pour rester au courant de mes futurs projets
www.myriamplante.com/liste.htm
- Acheter mes livres
www.myriamplante.com/fr/mots.htm
- Lire mes livres
- Partager vos commentaires sur internet suite à votre lecture
- Vérifier si mes livres sont à votre bibliothèque
- Parler de mes livres à quelqu'un
- Prêter mes livres à quelqu'un qui aimerait les lire

Défi à relever

Trouvez les réponses à ces 5 questions, et envoyez-les moi par courriel au myriam.plante@yahoo.ca!

1. Dans quelle autre histoire, que vous trouverez dans le recueil «[Ourse Ardente et 15 autres histoires](#)», la maison sanglante fait-elle une apparition?
2. Avant de devenir le Professeur dans l'organisation de Taureau, de quelle entreprise Pierre Timothée de Chèvrefeuille était-il propriétaire?
3. Comment s'appelle le dragon qui est le personnage principal et le narrateur de mon roman «[Le Parfum du Vent](#)»?
4. Qu'est-ce qui sera représenté sur la page couverture de mon roman «[Le Goût de L'Eau](#)», qui devrait paraître en 2017?
5. Quel est le titre de mon blogue?

Si vous réussissez à trouver toutes les réponses, j'écrirai une petite histoire personnalisée pour vous, à partir de la phrase de votre choix, dans le style de votre choix, et je la publierai sur mon blogue!

J'ajouterai aussi votre nom sur la [page internet du Mini Livre Gratuit](#) pour vous féliciter!

Merci d'avoir téléchargé et lu mon **Mini Livre Gratuit!**
N'hésitez pas à le partager avec d'autres personnes si vous en avez
envie...

Myriam Plante
😊